

JOURNAL

DES

DEMOISELLES

LES MERVEILLES DE L'INSTINCT

TOUT être est doué d'instincts, c'est-à-dire d'impulsions, de mouvements, d'appétits qui le portent vers ce qui est utile à sa conservation.

L'intelligence & la volonté sont complètement étrangères à ces actes essentiellement naturels qui se rencontrent chez les végétaux & les animaux. Cette force mystérieuse de l'instinct anime la nature, entretient la vie, détermine les attractions & les répulsions, les antipathies & les sympathies, & elle semble se retirer chez les êtres, à mesure que l'intelligence & la volonté s'y développent davantage.

Pour étudier les manifestations de l'instinct, nous ne pouvions mieux choisir que le printemps; c'est l'époque où les végétaux & aussi beaucoup d'animaux sortent de leur long sommeil; c'est l'heure où le soleil vient éveiller toutes les facultés vitales engourdies. La plante se réveille, ses racines s'allongent, se détendent & semblent dire : Allons, il est temps, remuons-nous, travaillons, il faut vivre. Et alors, la sève de se mettre en mouvement, de monter & de descendre; la tige de s'élever vers la lumière, de croître, de grandir; & les bourgeons, les boutons de pousser, les feuilles, les fleurs de s'épanouir; & la plante de nous montrer qu'elle sait pourvoir à sa nourriture & à son accroissement. Elle ne végète donc pas simplement, passivement, à l'endroit où elle pousse. La

plante a ses mouvements & ses émotions; elle est sensible, elle sait ce qui lui est utile, elle le trouve instinctivement; de même elle repousse ce qui lui est contraire. L'instinct préside tellement à la conservation des êtres, qu'on le trouve attaché à chacune des fonctions importantes de la vie. La plante cherche instinctivement sa nourriture, de même elle s'élance vers la lumière pour lui demander l'air nécessaire à sa respiration; de même aussi les végétaux savent se rencontrer, se réunir lorsqu'il s'agit de leur reproduction.

La plante, comme l'a dit Grimard, a un instinct qui s'élève aux proportions d'une passion véritable; c'est le désir de son bien-être, le besoin impérieux de prospérer, la soif de la vie; elle se détourne des obstacles qui peuvent l'arrêter dans son développement & des voisinages qui peuvent lui nuire; elle recherche avec avidité l'air, la lumière, les terrains fertiles, l'eau qu'elle devine même à distance, & vers laquelle elle dirige ses racines avec une incompréhensible sagacité.

La plante respire & mange, c'est Hales qui nous l'enseigne. Elle se meut, souffre, prospère, travaille, s'individualise parfois par des phénomènes spéciaux, se passionne, s'exalte, languit et meurt.

On a même été plus loin; on a dit que les plantes déploient dans tous les actes de leur vie ce qu'on serait tenté d'appeler une admirable sagesse. Une plante n'a jamais de progéniture & ne peut en

acquérir avant de s'être munie des provisions nécessaires à l'entretien de ses enfants; une plante n'abandonne jamais ceux qui lui doivent le jour sans leur avoir assuré la ration qui les nourrira jusqu'à ce qu'ils soient assez forts pour s'entretenir eux-mêmes.

Il en serait des végétaux comme des divers représentants de l'humanité : les uns sont faibles & pauvres, les autres sont forts & riches. Les premiers ne montrent pas pour leurs enfants une moindre tendresse que les seconds; toutes les plantes laissent à leurs embryons une nourriture, un grenier d'abondance pour héritage. Nous verrons plus tard comment la plante sait déposer la matière alimentaire dans l'endroit où se développe l'embryon.

C'est essentiellement lorsque l'individualité de la plante va se constituer, lorsque la graine ayant absorbé sa provision alimentaire, le nouvel être doit vivre en quelque sorte de son initiative, que l'instinct des racines se manifeste. Plus le besoin de la vie est grand, plus les racines lutteront énergiquement pour le satisfaire. Elles sont emportées par une force dont elles n'ont assurément pas conscience, mais qui est d'autant plus impérieuse &, pour ainsi dire, plus sûre dans son action, qu'elle est toute instinctive, toute naturelle. Il faut alors les voir se multiplier, s'allonger, se ramifier, s'entrecroiser, s'étaler en réseaux, puis creuser, pénétrer la terre dans tous les sens, dans toutes les directions, s'attaquer à tous les obstacles sans jamais se fatiguer; c'est un déploiement de forces & d'efforts dont il est difficile de se faire une idée; c'est une lutte, une concurrence vitale incessante. Malgré l'ardeur de chacune, il y aura dans cette terrible mêlée, dans ce combat pour la vie, des vainqueurs et des vaincus; les unes barreront le passage aux autres. Celles-ci seront étouffées avant d'arriver à la terre promise; celles-là, plus fortes, plus nombreuses, traverseront toutes les couches du sol, arriveront jusqu'aux profondeurs humides, & trouveront enfin la bonne terre, riche en suc nutritifs. Et parmi toutes celles qui auront eu la force d'arriver jusque sur ce terrain où elles devraient vivre en paix & heureuses, il y aura encore de nouvelles luttes. L'instinct de conservation se montrera dans toute la force d'un égoïsme que ni la raison ni le sentiment d'humanité ne sauraient contenir. C'est, parmi les racines, à qui se gorgera aux dépens de sa voisine, à qui fera de plus grandes provisions pour son existence. Certains naturalistes ont pensé à expliquer la disparition de telles espèces de plantes par l'envahissement & la domination de certaines autres plus robustes & plus voraces. A voir ces luttes souterraines, ces défaites & ces victoires, la disparition des unes, la domination des autres, on est vraiment tenté de comparer l'histoire de la vie des plantes à celle de nos humaines sociétés.

Rien, en effet, dit Grimard, ne peut donner une idée de l'insatiable voracité d'une racine ni de son

égoïsme féroce. Chacune va devant elle, allongeant ses avides spongieuses, qui, gonflées de suc épais, abusent de l'attraction moléculaire, attirent, pompent les eaux souterraines avec une inconcevable puissance.

La racine envahit tout sur son passage. Pour atteindre sa proie, elle s'allonge; pour satisfaire son appétit ou sa soif, elle se multiplie. Ici, elle se tord avec des ondulations de serpent autour d'une pierre qu'elle n'a pas le temps de percer; là, elle pénètre au travers d'une couche de tuf, de schiste ou même de calcaire qu'elle finit pas disloquer & même disjoindre. Elle va ainsi multipliant & dirigeant avec une sûreté d'instinct admirable la légion de ses suçoirs. On connaît l'histoire de cet érable qui, sur les ruines de New-Abbey, dans le comté de Galloway, croissait au milieu d'un vieux mur. Là, ce pauvre érable mourait de faim, faim de Tantale, puisqu'au pied même du mur aride s'étendait la bonne & nourrissante terre; mais stimulé par le besoin, poussé par l'instinct de conservation, voulant vivre à tout prix & ne pouvant attirer la terre à lui; immobile, enchaîné, jaloux du privilège de locomotion que possède l'animal, ne sachant comment se remuer pour atteindre l'objet de ses désirs, il s'étira, s'allongea, tendit un bras désespéré. Une racine improvisée pour la circonstance fut émise, poussée au grand air, envoyée en reconnaissance, dirigée vers le sol qu'elle atteignit... Avec quelle ivresse elle s'y enfonça! L'arbre était sauvé désormais. Nourri par cette racine nouvelle, il se déplaça, laissa mourir celles qui vainement plongeaient dans les décimètres; puis se redressant peu à peu, il quitta les pierres du vieux mur & vint sur l'organe libérateur, qui bientôt se transforma en un tronc véritable.

Tout le monde sait que Duhamel voulut un jour garantir un champ de bonne terre de l'envahissement des racines voraces d'une rangée d'ormes; il fit faire le long de ces arbres une tranchée profonde. On coupa les racines, ce fut peine inutile; non-seulement elles repoussèrent plus vigoureuses, mais elles descendirent assez profondément sous le fossé pour aller retrouver la bonne terre dont on voulait les priver.

Pour arriver à leur but, les racines concentrent leurs forces & multiplient leurs moyens. La première racine s'allonge, descend toujours; il semble vraiment qu'elle ait l'intention de fixer solidement la plante au sol, & aussi l'instinct de trouver à cette grande profondeur l'eau dans laquelle elle choisira les aliments qui pourront lui convenir. Suivant d'autres circonstances & d'autres besoins, cette première racine se détruit ou se divise à l'infini, & ces racines divisées, au lieu de s'en aller profondément chercher leur vie, se contentent de ce qu'elles trouvent à la surface. C'est ainsi qu'elles savent exploiter toutes les couches du sol, qu'elles savent vivre à toutes les profondeurs, dans les sables mouvants où elles traînent sans efforts, dans l'argile où la marne qu'elles affrontent courageu-

sement. Aussi ne faut-il pas s'étonner des formes variées qu'elles affectent pour tirer le meilleur parti possible du sol qui les nourrit. Les unes sont pivotantes, les autres rameuses, fasciculées, fibreuses, bulbeuses, traçantes, superficielles, adventives, etc. On dirait une armée de travailleurs, munis d'instruments différents, pourvus de moyens divers pour chercher leur vie, assurer leur existence & celle de leur espèce.

Cela est tellement vrai, que, lorsque l'extrémité d'une racine pivotante rencontre, par exemple, un obstacle infranchissable, lorsqu'elle se dessèche peu à peu sous l'influence d'une cause quelconque, la plante à laquelle elle appartient n'en continue pas moins sa végétation; elle se soumet à cette grande loi du monde organique, loi qui veut que lorsqu'un organe s'atrophie ou se détruit, l'organe voisin ne fasse qu'y gagner; elle développe les racines nées sur la partie supérieure du pivot, & devient ainsi une plante à racine fasciculée. On peut imiter la nature, on peut, si l'on veut, détruire l'extrémité des racines pivotantes à un moment convenable, en plaçant sous elles, par exemple, un pavé qui gêne leur développement vertical, & on facilite ainsi l'accroissement des racines secondaires & tertiaires de la partie supérieure du pivot, & d'une plante pivotante on fait une plante à racine fasciculée.

L'instinct de conservation n'entraîne pas seulement les racines des plantes à des profondeurs différentes dans le sol, pour le seul besoin de trouver des aliments, elles y vont aussi pour se mettre à l'abri des rigueurs du froid.

Dans les pays chauds, les racines n'ayant rien à redouter de l'abaissement de la température, se promènent tranquillement à la surface du sol, où elles forment des réseaux anastomosés & de longues ramifications à peine couvertes de terre.

Dans les pays froids, au contraire, ces mêmes plantes ont l'instinct de s'enfoncer assez profondément dans le sol, pour n'être pas atteintes par les gelées.

L'instinct de conservation détermine même les tiges, dans les pays froids, à jouer le rôle de racines. Elles pénètrent dans la terre sous le nom de rhizomes, courent à des profondeurs diverses, se ramifient & reproduisent les plantes; c'est ainsi que d'innombrables générations se succèdent loin du jour, & que souvent les germes restent plusieurs années sans donner signe de vie.

Les carex, les joncs, les fougères de nos climats ont une existence presque souterraine; ils ne laissent sortir que les extrémités fructifères de leurs feuilles & de leurs rameaux.

Près des pôles, l'instinct dit aux végétaux qu'ils doivent à peine sortir de terre pour confier quelques instants à un été passager & trompeur l'extrémité des branches qui doivent porter des fleurs. C'est ainsi, dit Henri Lecoq, que se présente la végétation uniforme de Terre-Neuve, de l'Islande, de la Laponie, des Malouines, de ces contrées po-

laïres où les plantes ne peuvent pas toujours mûrir leurs graines, où la reproduction par sexes est l'exception, où la vie souterraine acquiert toute sa puissance. La vie se concentre dans les racines; la reproduction s'opère par bourgeons, la plante devient sociale & la multitude des individus auxquels leur constitution robuste permet de supporter la rudesse du climat, compense le nombre des espèces réduit par les mêmes causes.

Ce n'est pas seulement sous terre que les racines des plantes, guidées par leur instinct, se fixent contre les vents, s'abritent contre le froid, cherchent leur nourriture & se livrent bataille.

Dans le monde des eaux, ce sont les mêmes luttes pour la vie. Les élégants panaches du hottonia, les épis roses de la renouée amphibie, les fleurs du nymphaea ne sont pas venus s'épanouir à la surface des eaux sans avoir beaucoup lutté, sans avoir triomphé de maints obstacles. Quelques espèces, il est vrai, comme les lenticules, qui ne gênent pas les plantes plus fortes, plongent simplement leurs racines dans l'eau & vivent ainsi sans combat, comme aussi sans victoire.

Mais partout l'instinct de conservation nous étonne par son admirable prévoyance; il multiplie les organes d'absorption chez les plantes, dont la racine ordinaire peut se détruire; il fait de même chez celles qui ont une racine trop faible pour subvenir à leur nourriture. L'instinct met encore à profit les racines adventives que la nature a placées sans ordre, tantôt sur les tiges, tantôt sur les rameaux, tantôt sur les feuilles, tantôt enfin sur les vraies racines & sur toutes les parties du végétal.

C'est ainsi que les racines qui jusqu'alors avaient toujours été poussées par leur instinct vers la terre pour y trouver leurs moyens d'existence, vont aussi chercher leur vie au grand air, en pleine lumière.

La cuscute germe, naît, sort de terre, cherche autour d'elle quelque victime, l'enlace dès qu'elle l'a trouvée, s'y accroche au moyen de ses suçoirs, qui ne sont que des racines supplémentaires; elle laisse alors mourir ses premières racines souterraines, dont elle n'a plus que faire désormais.

Le lierre voit se développer sur sa tige de très-nombreuses racines adventives, qui sont autant de crampons solides & de suçoirs lorsqu'ils sont appliqués sur des surfaces humides, sur des arbres par exemple. Il n'est donc pas étonnant que le sommet d'un pied de lierre continue sa végétation lors même que sa base a été détruite. Cette existence parasite est surtout remarquable chez le gui, dont les sortes de racines ont l'instinct de pénétrer dans la partie ligneuse de l'arbre qui le porte, absolument comme les racines des végétaux plongent dans le sol.

La clandestine pourvoit à son existence comme la cuscute; elle commence par une racine terrestre & ne développe que plus tard ses secondes racines parasites.

Dans les contrées intertropicales, où la végé-

tation la plus luxuriante s'accuse encore davantage, le besoin de la vie & l'instinct de conservation se montrent dans toute leur force. Au milieu d'un fourré épais, une liane frêle & flexible monte instinctivement autour d'un arbre puissant, & s'en va jusqu'à la cime pour trouver l'air & la lumière dont elle a besoin; alors elle s'étend sur les arbres voisins, elle se laisse aller à toute son expansion; elle grandit étonnamment sous les rayons du soleil; mais pour soutenir, animer, entretenir ce long corps, une abondante provision de nourriture est nécessaire & la racine primitive est insuffisante à cette rude tâche; mais l'instinct suffit à tout. Des différentes hauteurs de la tige s'échappent de longs jets, comme autant de cordes de sauvetage, qui deviennent de véritables racines adventives; elles descendent perpendiculairement, s'enfoncent en terre & viennent en aide à la racine trop faible.

Au Mexique, aux Antilles, dans les Guyanes, à l'île de la Réunion, de longs pieds de Vanille végètent de cette manière : leur tige frêle & arrondie décrit autour des arbres voisins les ondulations les plus capricieuses; les feuilles épaisses, longues, aplaties, alternent de côté & d'autre; leur teinte, d'un beau vert, tranche avec la couleur pâle changeante des fleurs, dont les folioles étalées se montrent entre les feuilles simulant des papillons, des colibris aux ailes déployées. Tout ce luxe de végétation, comme le fait observer le professeur Bocquillon, est entretenu non-seulement par la racine primitive, mais aussi par de nombreuses racines adventives.

Tel est l'exubérance de la vie que, chez certains végétaux, les racines adventives acquièrent des proportions colossales. On cite toujours pour exemple le gigantesque figuier qui croît sur les bords de la rivière Nerbuddah, dans l'Indoustan, & qui a, dit-on, abrité Alexandre. Les racines adventives parties des branches & qui sont descendues jusqu'au sol s'y sont fixées; elles ont grossi, ont pris la forme de troncs, ont donné naissance à des rameaux qui, à leur tour, ont émis des racines adventives nombreuses. Aujourd'hui, ce figuier se compose de trois cent cinquante gros troncs & de plus de trois mille petits. Le cercle d'ombre formé par le feuillage mesure plus de deux cent vingt mètres carrés.

Ainsi, non-seulement les racines sont des nourrices prévoyantes pour la plante, mais quand les forces leur manquent pour suffire à cette tâche, elles ont la ressource des racines adventives qui, avec un peu d'humidité, deviennent des nourrices sur lieu, aussi bonnes que les racines mères.

C'est sur la connaissance des fonctions des racines adventives que reposent les procédés de culture & de multiplication connus sous les noms de couchage ou marcottage & de provignement.

Ce ne sont pas là encore les seuls moyens que les racines ont à leur disposition pour assurer leur existence; l'instinct de conservation en a bien

d'autres. On sait que les iris, les lis & les oignons ont aussi leurs racines adventives. A la fin de l'été, il est d'habitude dans le jardinage de retirer du sol ce qu'on appelle les bulbes ou les oignons des tulipes, des jacinthes, des narcisses, des jonquilles, des fretiliaires, etc. A cette époque, ces bulbes, qui ne sont que de courtes tiges garnies de feuilles blanches, n'ont aucune espèce de racine, mais si on les place dans l'eau ou sur de la terre humide, aussitôt la base des bulbes se couvre de racines qui deviennent des organes actifs d'absorption, & la plante se développe.

Ces faits, qui ont donné l'idée des boutures, sont en même temps des preuves éclatantes de l'impérieux besoin de la vie, de la toute-puissance de l'instinct de conservation qui, même quand une plante est privée de racines primitives, sait, à l'aide de racines adventives, suppléer à l'absence des organes primitifs. Et voyez comme tout est admirablement combiné pour la conservation des plantes: Celles dont la tige est faible & qui ne peuvent se maintenir dans l'atmosphère, retombent sur le sol & s'allongent & se développent en rampant; ainsi font les véroniques. Certaines plantes profitent du voisinage du sol pour y envoyer des racines adventives, & plusieurs, telles que les lysimaques monnoyères, voyagent en s'allongeant d'un côté & se détruisant de l'autre; celles-ci, comme la véronique teucrium, couchent leur jeune tige, lui font émettre des racines adventives, puis relèvent la tête & se dressent dans leur partie libre, qui s'allonge dès lors verticalement dans l'atmosphère.

Il ne suffit pas à l'instinct des racines de savoir chercher la nourriture de la plante, il faut qu'elles sachent encore distinguer, choisir ce qui leur est utile.

Les unes rechercheront les eaux douces, les autres les eaux salées; celles-ci préféreront la silice, celles-là les phosphates. L'instinct des racines est si sûr dans le choix des aliments, qu'il montre d'une manière évidente les rapports intimes qui existent entre la nature géologique du sol & les végétaux qu'il nourrit; si bien, qu'on peut, par la seule inspection de ceux-ci, déterminer la constitution de ceux-là.

Une violette particulière en Belgique & dans les régions rhénanes, la violette calaminaire, indique avec certitude aux mineurs les gisements de calamine ou minéral de zinc; & justement l'analyse chimique a démontré qu'il existe en effet du zinc dans la violette calaminaire.

La montie des ruisseaux indique qu'une source d'eau douce ruisselle sous le sol; la glaïeul maritime révèle une source d'eau salée. Chaque fontaine thermale, chaque infiltration sulfureuse, ferrugineuse ou autre, est signalée de la sorte par une végétation spéciale.

On peut donc, jusqu'à un certain point, en examinant les sels qui sont renfermés dans une plante, savoir le genre de culture qui conviendra le mieux

dans un terrain. Si, par exemple, un terrain produit des stipes, il contient de la chaux, il convient aux céréales.

Ainsi, nous n'avons fait que soulever un coin du voile qui couvre tous les mystères de la vie souterraine, & nous avons vu l'instinct de conservation poussant les racines profondément dans le sol pour fixer la plante, lui permettre de lutter contre les vents & les tempêtes; puis nous avons vu ces racines se multiplier, prendre toutes les formes, aller de tous côtés, vaincre tous les obstacles pour conserver les suc nutritifs nécessaires à la vie & à la conservation des types d'espèces.

Voilà ce que nous pouvons tous constater en observant un peu la nature; mais les savants, armés d'instruments beaucoup plus puissants que nos faibles yeux, ne se sont pas contentés de voir ce que tout le monde peut voir, ils ont voulu aller plus loin, ils ont voulu connaître à fond les racines, ils les ont étudiées dans leur composition, dans leur structure intime; ils ont cherché à se rendre compte de leurs fonctions, à savoir comment elles absorbent les suc de la terre & par quel mécanisme ces suc absorbés montent & nourrissent la tige. Ils se sont appliqués, & souvent avec succès, à nous décrire ces curieux phénomènes qui, s'ils n'expliquent pas l'instinct, donnent de grandes satisfactions à la curiosité de notre esprit.

Les parties souterraines de la plante sont essentiellement formées d'un tissu cellulaire, comme les parties aériennes, sous le rapport de la forme, de la consistance & de l'élaboration; elles ne diffèrent les unes des autres qu'en raison du milieu qu'elles habitent. Faute de lumière, les racines sont privées de chlorophylle, mais chaque rameau n'en a pas moins une fonction d'élaboration & de sécrétion. Les racines sont sillonnées par des tubes poreux ou vaisseaux réservés aux suc; elles sont enveloppées d'une couche de substance uniquement cellulaire, qui termine également l'extrémité des fibrilles; cette extrémité est légèrement dilatée & composée d'un tissu particulier, nommé spongiole, que l'on supposait jadis être une sorte de petite éponge destinée à l'absorption des suc nécessaires à l'alimentation. On attribuait à cet organe le rôle important de la nutrition. Knight, le botaniste anglais, a démontré que les racines ne pompent pas de liquides par leur extrémité, mais par leur surface & spécialement par celle où se montrent les poils radicaux. Or, pour qu'une matière traverse un tissu sans le déchirer, elle ne peut être de nature solide, il faut qu'elle soit gazeuse ou liquide; si elle était solide, elle ne serait absorbée qu'après avoir été dissoute.

L'eau est le dissolvant le plus commun & le mieux approprié aux besoins de la plante.

Toutes les plantes ont pour éléments l'oxygène, l'hydrogène, le carbone, l'azote & un certain nombre d'autres corps, souvent en proportions fort variables. Toutes réclament donc pour vivre ces éléments; elles les prennent selon les lois de la

diffusion, ces substances libres ou combinées à l'air qui les entoure & au sol qui les porte, pour en faire mille combinaisons diverses.

L'eau qui est puisée par les racines dans le sol contient, outre ces éléments, des proportions fort variables d'acide carbonique, des sels ammoniacaux, des sels de soude, de potasse, etc. C'est cette eau qui s'élève, sous le nom de sève, dans l'intérieur de la plante.

Nous avons dit que la plante cherchait instinctivement les suc nécessaires à la vie & qui forment la sève; mais, est-ce aussi par instinct que cette sève pénètre dans les racines & s'élève dans la tige?

Les savants ont donné de ce phénomène bien des explications.

Quoi qu'il en soit de la cause qui fait monter la sève, elle monte avec une très-grande énergie. Le physicien anglais Hales a démontré que la sève d'un cep de vigne s'élevait des racines avec une force plus considérable que la pression atmosphérique.

Avec nos faibles yeux, même lorsqu'ils sont armés d'un microscope, il nous est difficile d'apprécier toutes les forces qui concourent à la vie de la plante; cet être si frêle, que nous brisons sans effort, n'en est pas moins un composé de forces très-grandes relativement à sa vie. Une racine, une tige, une branche, sont formées d'une aggrégation considérable de cellules, dont la vie collective n'est que le résultat du parfait équilibre de la vie individuelle. Toutes les cellules concourent, dans les fonctions qui lui sont attribuées, à la vie d'ensemble d'une plante, comme dans une machine les différentes pièces concourent toutes à la production d'un travail, en accomplissant chacune un mouvement spécial.

La force latente qui anime les végétaux est puisée dans l'association de cette multitude de cellules. Cette force surpasse, en certaines circonstances, toutes les forces perceptibles dans le développement de la vie apparente. Ainsi Friès a compté plus de dix millions de cellules sur la *reticularia maxima*; toutes sont douées du pouvoir reproducteur. Ce ne sont pas les exemples qui manquent pour témoigner de la force qui préside à l'organisation de la matière inerte & en forme un végétal parfait; mais ce sont les explications qui laissent encore à désirer.

Plus les végétaux sont simples, plus les cellules le sont également; tandis que chez les végétaux supérieurs, comme les arbres, elles sont beaucoup plus compliquées, parce qu'elles sont appelées à un développement & à une résistance plus prononcés. L'équilibre est conservé dans les détails comme dans l'ensemble. La variété existe dans l'unité de toutes les formes organiques; & si nous ne pouvons pas dire exactement en vertu de quelles forces physiques & chimiques s'opèrent les phénomènes de la vie des plantes: nutrition, respiration, reproduction, nous découvrons chaque jour quel-

que peu du voile qui cache ce mystère, nous assistons avec plus d'intelligence à ses manifestations, & nous constatons que plus les êtres ont les attributs de la conscience & de la volonté, plus leur organisation est parfaite, plus leur intelligence est développée; tandis qu'au contraire, chez les êtres inférieurs, dont l'organisation est beaucoup plus simple, chez lesquels on trouve à peine des traces du système nerveux, l'intelligence, la volonté, la conscience des actes n'existent pas, &, néanmoins, ils savent chercher, trouver, choisir ce qui leur convient & repousser ce qui leur est contraire. A défaut d'intelligence, ils ont dans leur organisation une force inconsciente qui les pousse essentiellement à satisfaire leurs besoins, à se conserver eux & leur espèce. Un jour viendra peut-être, où la science nous expliquera pourquoi la racine qui est destinée à trouver les aliments nécessaires à la plante est poussée, malgré tous les obstacles qu'on lui oppose, vers la terre, tandis que la partie qui doit former la tige se dirige invariablement vers la lumière. Est-ce la pesanteur des racines qui les entraîne vers le centre du globe? Est-ce à une attraction spéciale de la terre humide & des sucres qu'elle contient qu'il faut attribuer cet entraînement invariable vers le sol? Est-ce en vertu de la gravitation, ou bien en vertu d'une véritable

polarité qui, pénétrant l'axe végétal comme un barreau aimanté, pousse la tige vers la lumière, tandis que la racine, entraînée par une force contraire, s'en va & plonge éperdument dans les ténèbres? Comment expliquer aussi que la plante sache prendre la quantité de liquide qui lui est nécessaire? Comment expliquer qu'elle sache choisir les éléments qui sont favorables à son développement, & repousser ceux qui lui sont contraires?

En attendant qu'une explication satisfaisante nous donne la raison de ces actes inconscients & spontanés, nous pensons que, pour les exprimer, il convient de conserver le mot instinct. Quand nous étudierons une autre grande fonction de la vie des plantes, la respiration, nous trouverons, de la part de la tige & des feuilles, des actes aussi spontanés, aussi invariables dans leurs manifestations.

Nous verrons que tous les végétaux, comme aussi les animaux, sont soumis, quant à leur existence, à des lois qu'ils accomplissent sans en avoir conscience & avec d'autant plus de précision, de sûreté & de sagesse, qu'ils sont moins intelligents. Ces actes, d'une prévoyance si admirable, auxquels l'intelligence & la volonté sont étrangères, sont essentiellement des actes instinctifs.

ERNEST MENAULT.

UN ROMAN HISTORIQUE AU DIX-SEPTIÈME SIÈCLE

SUITE

II

LE noble auditoire qui vient d'écouter le récit de Féraulas y a pris, comme on peut le croire, un extrême plaisir; d'autant que ce récit est fourni d'ornements nombreux, conversations, lettres, aventures épisodiques, qu'une rapide analyse a dû, hélas! passer sous silence, mais dont les célèbres *Précieuses* de la rue Saint-Thomas-du-Louvre sentaient vivement toute la valeur. Nous supposons volontiers, avec mademoiselle de Scudéry, que les rois d'Hircanie, de Lycaonie, de Phrygie, & autres personnages composant la haute société du sixième siècle avant notre ère ne les goûtaient pas moins.

Cependant Cyaxare est toujours irrité, Artamène toujours en prison, l'incomparable Mandane toujours au fond de la mer Noire; la situation

paraît bien désespérée. Que vont tenter les admirateurs du héros pour écarter de lui l'arrêt de mort qui le menace? Iron-ils, sans tarder davantage, révéler à Cyaxare le nom redoutable qu'ils viennent d'entendre? ce serait trop risquer. Après mûre délibération, on convient de laisser encore Cyrus abrité sous le nom d'Artamène, mais de ne rien négliger pour fléchir la colère du roi, en attendant l'heure opportune de lui faire mieux connaître son illustre captif.

L'intérêt du roman menacerait peut-être ici de s'alanguir; mais arrive une nouvelle qui vient le raviver, & quelle nouvelle? Mandane est vivante!

Oui, Mandane, l'admirable Mandane vit & respire encore ici-bas. Quelques lignes inachevées, tracées à la hâte, mais de sa main, parviennent miraculeusement au prisonnier dans la tour de Sinope. Ivre de joie, il les transmet à Cyaxare, &

ce cœur de père, amolli par une joie pareille, commence à incliner vers la clémence.

Bientôt on en sait davantage. La piquante & spirituelle Martésie, la plus fidèle, la plus chère des suivantes de Mandane, survient inopinément. Hélas ! elle est seule. Inséparable compagne de la fille de Cyaxare, comment l'a-t-elle quittée ? où l'a-t-elle laissée ? Nous allons l'apprendre.

Au moment du naufrage où périssait le vaisseau du coupable Mazare, un autre bâtiment, non loin de là, luttait avec plus de succès contre la tempête. Ceux qui le montaient ont aperçu la princesse & ses femmes se débattant au milieu des flots prêts à les engloutir, & les ont charitablement repêchées. La princesse reprend ses sens sur le pont du navire ; ses beaux yeux se rouvrent à la lumière. — Que voient-ils à ses côtés & , bientôt après, à ses genoux ? son premier adorateur, le roi de Pont.

Ce prince, vaincu naguère, comme on l'a vu, par le valeureux Artamène, était rentré, grâce à l'intercession du héros, auprès de Cyaxare, en possession de la liberté & de la couronne que lui avait enlevées sa défaite. Mais il a de nouveau perdu ses États dans une guerre contre un ambitieux voisin. Pour tout royaume, il ne lui reste que ce navire qui le promène sur la mer Noire, & l'a porté bien à point dans ces parages pour conserver au monde l'incomparable Mandane.

Voilà donc cette illustre merveille hors de tout péril. Son sauveur est un ami, un obligé qui, non content de l'avoir retirée des eaux, va, pour compléter ce service par un autre, la rendre à son père & à sa patrie. La loyauté, le souvenir des procédés généreux dont il s'est vu l'objet de la part de ses vainqueurs, tout lui en fait une loi.

Il est vrai, mais la passion lui en dicte une autre. Ce roi qui, jadis, a mis aux pieds de la princesse de Cappadoce son cœur & sa couronne, n'a plus de couronne aujourd'hui ; mais il a toujours son cœur, & , bon gré mal gré, elle en acceptera cette fois l'hommage, ou restera sa prisonnière. La belle Mandane se récrie, n'importe ; prières, reproches, rien n'y fait. Tombée ainsi de Charybde en Scylla, elle est contrainte de subir les ennuis d'un nouvel enlèvement, ennuis d'autant plus fâcheux sans doute qu'ils n'ont plus même pour elle le mérite de la nouveauté.

Du reste, il faut rendre justice à tous les ravis-seurs de l'auguste princesse. A part la liberté, qu'ils refusent obstinément de lui rendre, elle n'a qu'à vouloir, pour tout obtenir de leur entière soumission à ses moindres désirs. Ils supportent son indignation, ses mépris, avec humilité ; ils pleurent, ils confessent leurs torts, mais se gardent bien de les réparer.

Cependant, la princesse de Cappadoce ne peut rester éternellement à bord d'un navire & sur les flots tempétueux de la mer Noire. L'ex-souverain de Pont se décide à la conduire chez le roi d'Arménie, son ancien allié. On remonte le fleuve

Halys. Dans le trajet, Mandane & Martésie combinent les moyens de s'évader durant la nuit, & de gagner le rivage. La combinaison échoue ; la princesse demeure aux mains de ses geôliers ; seule, Martésie reconquiert sa liberté.

C'est donc en Arménie qu'il faut aller chercher le précieux objet de tant de peines. Cyaxare envoie une ambassade au roi de ce pays, tributaire des Mèdes, pour lui réclamer sa fille. L'Arménien répond assez brutalement qu'il ne sait ce qu'on veut dire. La réponse ne paraissant pas satisfaisante ni au fond ni dans la forme, on lui déclare la guerre.

L'armée des Mèdes, tout récemment victorieuse des Babyloniens, est encore sur pied & prête à marcher. Reste seulement à choisir le chef qui la commandera. Les nobles avocats d'Artamène saisissent ce moment pour plaider de nouveau sa cause auprès du roi. Quel autre possède au même degré l'amour & la confiance du soldat ? quel autre peut assurer aussi bien que lui le succès de l'entreprise ? Le roi prête l'oreille à leurs sollicitations ; mais cette éclaircie dans la destinée du héros est de courte durée, & son horizon se charge bientôt des plus terribles nuages.

Un ennemi caché, feignant un grand zèle pour la justification d'Artamène, reçoit de Cyaxare la mission d'aller visiter les papiers du prisonnier. Il met la main sur un coffret précieux, s'en empare, malgré la résistance & les vives protestations qui lui sont opposées, l'ouvre, & y trouve, juste ciel ! que trouve-t-il ?

Le portrait de la belle Mandane !

Le portrait de la princesse de Cappadoce, de la fille du roi de Médie, aux mains d'Artamène ! Et, ce qu'il y a de pire, au bas du portrait, quelques mots indiquant que la gracieuse image est un don volontaire de l'original ! Quelle trouvaille pour un ennemi ! quelle pièce de conviction à mettre sous les yeux de Cyaxare !

L'exaspération du roi ne connaît plus de bornes. Chrysante, Martésie, tous les serviteurs, tous les amis dévoués d'Artamène, à l'exception de Féraulas, qui parvient à se soustraire au sort commun, sont arrêtés, conduits au château & interrogés séparément. Martésie désolée s'accuse hautement d'être la cause involontaire de tout le scandale. Le portrait lui appartient ; c'est elle qui, poussée par une pitié imprudente, l'a prêté au prisonnier, pour lui procurer un moment de douce distraction. Le roi ne veut rien écouter ; Artamène est coupable de toutes les témérités, de toutes les trahisons : si dans deux jours il n'a pas fait confession entière de ses crimes, il périra.

Les protecteurs du malheureux captif examinent alors ce qu'il leur reste à faire. Sa position est aussi mauvaise désormais qu'elle peut l'être ; on n'a plus rien à ménager. Ils se rendent ensemble chez le roi ; là, Féraulas, qui les accompagne, s'avance de quelques pas, & , au milieu d'un silence solennel, déclare d'une voix haute à Cyaxare que

l'habile capitaine auquel il a dû tant de victoires, que le prisonnier qu'il a condamné à la mort, ne s'appelle pas Artamène, mais Cyrus !

Le coup de théâtre est à grand effet, & pourrait figurer dans un drame moderne.

Cyaxare, revenu de sa première stupeur, persiste plus que jamais dans ses résolutions ; Artamène & Cyrus ne font qu'un : tant mieux ! La même sentence de mort englobera l'homme qu'il l'a offensé, & celui dont l'existence, grâce à un malencontreux oracle, est depuis si longtemps pour lui le plus fatigant des cauchemars.

Cependant l'écho de cette scène impressionnante se répand au dehors, & y produit une vive émotion. Les Perses surtout qui servent dans l'armée de Cyaxare apprenant que le grand général, adoré déjà par eux à ce titre, est leur prince, le réclament à grands cris. Le reste de l'armée, le peuple même de la ville, se joignent à ce mouvement. Repoussés dans leur demande, ils s'insurgent, forcent les portes du château, & du même coup, délivrent tous les autres prisonniers.

Certes, l'occasion est belle pour accomplir l'oracle. Cyrus n'a qu'un mot à dire, l'armée entière, dans un délire de joie, va le suivre & le couronner. Mais il n'en sera pas ainsi, loin de là : Cyrus harangue ses libérateurs avec un front sévère ; il leur reproche la grave infraction qu'ils viennent de faire aux lois de la discipline, & les exhorte à rentrer dans le devoir. Quant à lui, fidèle au sien jusqu'au bout, il veut retourner dans sa prison, & quel que soit l'arrêt du roi, il l'attendra avec patience & le subira avec soumission.

Devant tant de grandeur d'âme, les yeux du roi s'ouvrent enfin ; les dépositions unanimes de tous les amis de Cyrus, rendus à la liberté, achèvent de le convaincre. Non, Artamène n'a jamais songé à le trahir, Cyrus n'a jamais songé à lui ôter le trône & la vie. S'il apprécie très-vivement le mérite de la princesse de Cappadoce, après tout, le crime n'est pas impardonnable de la part d'un fils de roi & d'une proche parent. Cyaxare tend donc les bras à un neveu qui lui fait tant d'honneur, lui remet le commandement suprême de toutes les forces de son empire, & reprenant ses anciens projets, se montre disposé à mettre, sans autre délai, dans la main du généreux Cyrus celle de l'illustre Mandane.

Par malheur, la chose n'est pas si facile qu'elle en a l'air. Cette belle main, il faudrait d'abord savoir où la prendre, & Cyrus l'eût-il à sa portée, l'honneur lui défendrait de la considérer comme sienne avant d'avoir satisfait à l'engagement pris par lui envers le roi d'Assyrie. Tant que ces deux points capitaux, sans compter beaucoup d'autres, restent à régler, il n'y a rien de fait.

Néanmoins, les esprits calmés se livrent à des distractions délicates & à d'agréables conversations. Martésie, suppléant de son mieux la princesse absente, tient un salon où se réunissent chaque soir les gens les plus distingués de la cour

& de l'armée. Là, on discute, on soumet à son jugement sans appel des questions de subtile sentimentalité ; & Cyrus lui-même, qui assiste à ces ingénieux débats, vient y chercher une diversion à ses soucis de général d'armée, comme à ceux que lui donne le sort incertain de Mandane.

Enfin les préparatifs de guerre sont terminés ; l'invincible conquérant se met en marche. La victoire, sans un moment d'hésitation, lui livre bientôt l'Arménie tout entière, & avec le royaume, le roi, la reine, les princes & les princesses. Et Mandane ? Hélas ! le roi d'Arménie disait vrai ; il n'a entendu parler ni de la princesse de Cappadoce ni du roi de Pont. S'il a pris les armes, c'était uniquement pour se soustraire au tribut qu'il paie aux Mèdes. La déception est immense, mais elle n'a pas pour effet d'aigrir le caractère de Cyrus. Toujours maître de lui-même, il rend au roi vaincu ses États, & compte, à partir de là, les princes d'Arménie au nombre de ses plus dévoués soldats.

Nous renverrons ceux qui seraient curieux de lire cet épisode réel de sa vie, & le détail de son entrevue avec cette royale famille, à l'*Histoire ancienne* du bon Rollin, dont le simple récit, puisé dans le grec de Xénophon, présente bien autant d'intérêt que les falsifications romanesques de notre auteur.

Revenons à son héros & au mirage qu'il poursuit ; mirage perfide, à décourager la plus robuste constance.

Durant cette campagne d'Arménie, il s'est cru un jour bien près de l'atteindre. Une belle princesse, dont on n'a pu lui dire le nom, était gardée avec honneur dans un château voisin de la capitale. « Mandane ! » s'écrie-t-il. — Le cœur palpitant d'espérance, il court, il emporte le château, la princesse tombe entre ses mains. Elle est aimable, elle est charmante, mais ce n'est point Mandane ; c'est la sœur du roi de Pont, la noble & douce Araminte. Elle ne sait où se trouvent son frère, dont elle apprend avec peine la conduite répréhensible, & la princesse de Cappadoce, dont elle ignorait l'existence. Si le grand Cyrus n'était un modèle achevé de courtoisie, il enverrait à cent lieues la princesse de Pont ; mais, au contraire, il traite avec les égards les plus délicats la sœur de son ennemi, d'autant plus intéressante à ses yeux qu'une teinte de mélancolie secrète, trahissant quelque peine de cœur, semble répandue sur toute la personne de la jeune prisonnière. Pénétré pour elle de la plus respectueuse sympathie, il lui fait un asile honorable de sa cour & de son camp.

Un autre incident peu agréable a marqué pour lui cette même expédition. Un jour, il voit arriver un fier cavalier, armé de pied en cap & réclamant l'honneur de combattre pour la belle Mandane. Ce cavalier n'est autre que le roi d'Assyrie. Il se présente à Cyrus avec l'assentiment de Cyaxare, qui se montre en cela singulièrement débonnaire,

& Cyrus, quelque déplaisir qu'il en éprouve, ne se croit pas en droit de refuser son concours. Les deux rivaux, tout en maintenant leur premier accord, conviennent d'unir loyalement leurs efforts pour atteindre le but commun, chacun formant tout bas le souhait que ce bonheur n'échoie pas à l'autre.

Cyaxare & Cyrus font preuve ici de générosité plus que de prudence. Sont-ils bien sûrs que le superbe Labynit ne ressentira pas quelque tentation d'user des armes & de la liberté d'action qu'on lui rend, pour rallier des partisans & tâcher de se remettre en possession du royaume de ses pères? Heureusement, la pensée ne lui en vient même pas. Il est détroné, il se le tient pour dit, & en prend philosophiquement son parti; ce qu'il ne peut absolument pas accepter, c'est qu'on lui ait pris la belle Mandane, & pour la reconquérir, il est prêt à verser son sang jusqu'à la dernière goutte.

Soit; mais où la chercher maintenant?

Tout porte à croire que le roi de Pont, sans s'arrêter en Arménie, l'a emmenée à la cour d'Abradate, souverain de la Suziane. On marche sur la Suziane, peine inutile! Abradate vient de quitter le pays avec sa famille, ses hôtes & son armée, se dirigeant vers l'Asie Mineure. Il va se joindre au roi de Lydie, qui, sans qu'on sache trop pourquoi, arme contre celui des Mèdes. Cyrus & Labynit font volte-face, & cheminent à grands pas vers l'Asie Mineure. En route, Martésie parvient à pénétrer jusqu'à la belle captive, & obtient la grâce de demeurer auprès d'elle; c'est un grand allègement pour toutes les deux.

Enfin, on arrive en Lydie. L'auteur met ici de nouveau l'histoire à contribution, & nous fait assister à la conquête de ce royaume par Cyrus, mais en ajoutant, comme toujours, au manteau de la plus sévère des muses, de capricieuses broderies qui doivent bien l'étonner. Après maintes allées & venues, dans lesquelles l'incomparable princesse, le grand Cyrus, le roi d'Assyrie, ainsi que d'autres personnages plus épisodiques, courent mille aventures diverses, & où l'analyse, toujours condamnée à la même sécheresse, ne saurait les suivre, Mandane est enfin ramenée par son ravisseur à Sardes. Elle y trouve dans la citadelle, en compagnie d'illustres prisonniers que la fortune de la guerre a mis au pouvoir de Crésus, une captivité que l'on s'attache, en ce qui la concerne plus particulièrement, à rendre aussi douce que possible.

La bataille de *Thy-bana*, ou, selon l'histoire ordinaire, de *Thimbrée*, est livrée. L'auteur n'a garde d'omettre ici la mort touchante d'Abradate & de Panthée, ce couple royal, modèle accompli de la tendresse conjugale, détail pour lequel nous renvoyons encore le lecteur à Rollin. Mais un autre détail que n'ont connu ni Rollin ni les historiens grecs a précédé de peu cette fameuse bataille. Un guerrier, dont Cyrus avait remarqué de loin la

valeur dans les rangs ennemis, vient le trouver dans son camp. Le nom sous lequel il s'annonce n'a rien de frappant; mais Cyrus, charmé de le voir de près, le regarde. O surprise! Est-ce un fantôme, est-ce un vivant qu'il a devant lui? C'est un vivant, & ce vivant, c'est le prince Mazare! Mazare, qu'il a laissé mourant dans une cabane de pêcheurs sur la plage de Sinope; dont il n'a vu le visage que dans les contractions de l'agonie, mais qu'il reconnaît parfaitement au premier coup d'œil! Qui se fût jamais attendu à pareille résurrection?

Il est vrai que ce n'est plus le même Mazare, le traître, le ravisseur, l'incendiaire; c'est un Mazare humilié, contrit, dont l'âme entière se concentre dans un seul désir: celui d'expier son crime envers la belle Mandane, & de donner sa vie, s'il le faut, pour elle & pour Cyrus. Sauvé par les soins efficaces d'un homme de profonde science, son ancien précepteur, comme lui échappé du naufrage, & amené par un heureux hasard dans cette même cabane, alors qu'Artamène au désespoir venait à peine de la quitter, il n'a recouvré ses forces & sa raison que pour détester sa perfidie & courir s'enterrer au fond d'un désert, dans le dessein d'y finir ses jours, oublié du monde. Mais diverses circonstances modifient sa résolution. Le bruit des événements arrive jusqu'à lui, il accourt, sous un nom supposé, offrir ses services à Crésus, avec l'espoir & la volonté de travailler secrètement à la délivrance de Mandane. En effet, au moyen des intelligences qu'il a su se ménager dans la citadelle, il est parvenu à en tirer presque tous les prisonniers; mais, hélas! l'illustre captive, le principal objet, le seul même de ses efforts, ne figure point dans ce nombre. La faute n'en doit être imputée qu'à elle seule; Mandane a pu fuir & ne l'a pas voulu. Quand Mazare s'est présenté devant elle, indignée à sa vue, elle a repoussé avec mépris son secours, comme ses protestations de repentir & de dévouement. Ne l'a-t-il pas une fois déjà trompée & trahie? Cependant, un peu ébranlée par l'accent de sincérité qu'il y apportait, elle lui a donné, tout en refusant de le suivre, une lettre pour Cyrus. Celui-ci, moins défiant qu'elle, accueille le pénitent avec mansuétude. Aussi bien que le roi d'Assyrie, le prince des Saces partagera les travaux & les combats qu'il soutient pour la fille de Cyaxare. Voilà donc les deux premiers ravisseurs de la princesse qui s'emploient avec zèle à l'arracher aux serres du troisième; mais Mazare est repentant, & l'Assyrien Labynit ne l'est pas du tout.

Ils campent sous les murs de Sardes. La ville, étroitement cernée, ne peut plus leur opposer une longue résistance. Le peuple commence à murmurer & à soupirer après la paix. Quel coup de foudre vient frapper Cyrus! Une lettre de Mandane, lettre amère, lettre courroucée, où sa belle cousine lui déclare qu'elle aime mieux mourir qu'être délivrée par lui. Qu'a-t-il fait, le malheur,

reux? qu'a-t-il dit, pour irriter à ce point la plus douce, la plus clémente des princesses? Désolante énigme qu'il cherche en vain à résoudre. Mais, quoique accablé de douleur, il n'en poursuit pas moins le siège de Sardes.

Cette énigme, en voici le mot. Pour soutenir la patience des assiégés, le roi de Pont fait courir le bruit qu'un mariage, tout près de se conclure entre sa sœur & Cyrus, doit bientôt sceller la paix. Ce bruit parvient aux oreilles de Mandane; les soins, les honneurs dont le généreux prince entoure la belle Araminte dans son camp, y donnent une apparence de fondement; Mandane y prête foi. Le roi de Pont met tout son art à l'affermir dans cette cruelle certitude, espérant voir tourner à son profit le courroux & la jalousie où la jette une défection si monstrueuse. Il se trompe sur ce point; Mandane aspire toujours à s'échapper de ses mains, mais sans tomber dans celles de Cyrus.

Enfin, la ville est prise. Tout le monde connaît les détails plus ou moins légendaires du fait historique. Mademoiselle de Scudéry les touche en passant; mais son Cyrus n'a tout d'abord qu'une pensée. Il court à la citadelle. Il y trouve la fille de Crésus & d'autres dames, qu'il rassure; & Mandane, Mandane, où est-elle? On cherche, on fouille de toutes parts; Mandane & le roi de Pont se sont encore une fois évanouis comme des ombres. C'est à en devenir fou.

A tout hasard, Cyrus se lance à leur poursuite sur la route que, d'après ses conjectures, ils doivent avoir prise. Il ne s'est point trompé, mais il passe à côté d'eux sans les voir; chose incroyable qui demande explication.

Au moment où l'armée des Perses & des Mèdes emportait d'assaut la capitale de Crésus, Mandane sortait furtivement de la citadelle & de la ville, sous la conduite de l'un de ses gardes, qu'elle supposait gagné à ses intérêts, & qui n'était qu'un agent secret du roi de Pont. Heureuse, dans sa disposition d'esprit actuelle, de ne point devoir sa délivrance à Cyrus, elle chemine à cheval d'un pas rapide, avec Martésie & une autre suivante, quand tout à coup résonne auprès d'elle la voix du roi de Pont. Désagréablement surprise, elle tourne la tête, l'entend, mais ne le voit point. De même, ses deux compagnes ont disparu à ses yeux. Elles sont là, cependant: elles lui parlent & lui répondent. Quel étrange brouillard pèse donc sur sa vue? Sans le savoir, elle est également devenue invisible, & sa présence ne se trahit, pour ceux qui l'entourent, que par sa voix. On se demande d'où peut venir un tel prodige.

Il vient du fameux anneau de Gyges. Dire comment cet anneau, après mille vicissitudes, est tombé aux mains du roi de Pont pendant son séjour à Sardes; comment, ayant divisé en plusieurs parcelles, grâce au travail d'un très-habile ouvrier, la pierre merveilleuse qui communique à son possesseur le don d'invisibilité, il a fait fixer ces précieux fragments à la selle des fugitives,

ainsi qu'à la sienne, serait un détail trop long à rapporter. Il suffit de savoir qu'à l'aide du célèbre joyau sorti du trésor des rois de Lydie, ils ont passé inaperçus de tous. Mais Mandane, sans se rendre compte du phénomène, se sentant de nouveau à la merci de son ravisseur, s'arrête & tente de se révolter; c'est en vain. Le roi de Pont, toujours respectueux & soumis en paroles, ne l'en force pas moins à continuer sa route. Il la conduit à un petit port sur la Propontide, loue un bateau & l'y embarque, bon gré mal gré. Cyrus arrive sur leurs pas, au moment où le frêle bâtiment vient de lever l'ancre. Aucun vaisseau n'est là sous sa main, avec lequel il puisse les poursuivre; il est contraint de retourner à son camp.

En son absence, un grave événement s'y est passé. Phraate, le plus jeune des princes d'Arménie qui servent sous ses drapeaux, a enlevé la princesse de Pont, outrage sanglant pour le généreux protecteur de la belle Araminte. L'abus devient intolérable; Cyrus ne peut pourtant courir après toutes les princesses enlevées. Pour celle-ci, d'autres plus spécialement intéressés dans la question s'en chargent & sont déjà partis. Quant à lui, il a bien assez de Mandane.

C'est à Cumes que le roi de Pont l'a transportée. Cyrus est bientôt sous les remparts de Cumes, avec des forces militaires telles qu'on n'en a jamais vu. Les princes & les peuples les plus éloignés ont pris à cœur de seconder son entreprise. De toutes parts lui arrivent des soldats pour grossir son armée, des vaisseaux pour grossir sa flotte. La ville est bloquée par terre & par mer.

Au nombre des plus utiles lieutenants de Cyrus, il faut compter Crésus, trop heureux d'employer au profit d'un si grand vainqueur ses loisirs de roi dépossédé, & le prince Mazare, dont la vertu ne se dément pas; mais le roi d'Assyrie, que fait-il?

Après avoir joué un rôle très-actif dans la poursuite de l'incomparable princesse sur le trajet de la Suziane à la Lydie, il s'est momentanément éclipsé. Fait prisonnier par les Lydiens, mais heureusement sorti de leurs mains, il a brusquement quitté, après la prise de Sardes, l'armée de Cyrus, supportant à contre-cœur toute association avec l'homme qu'il déteste le plus au monde, & s'en va seul travailler pour son compte à la délivrance de la princesse de Cappadoce. Avec quel secours, par quel moyen? c'est ce que l'auteur ne nous dit pas. Mal en prend au présomptueux Labynit d'avoir suivi les conseils de son orgueil. — Une épitre du royal aventurier parvient à Cyrus sous les murs de Cumes. Elle est écrite du fond de la Bythinie, dont le souverain, prince d'assez mauvais caractère, le retient captif contre toute justice. L'Assyrien somme fièrement son rival, au nom de leur rivalité même, de l'aider à sortir de prison. Cyrus n'hésite pas; c'est une lettre de change tirée sur son honneur, il s'empresse de l'acquitter, en donnant à l'un de ses principaux officiers les ordres nécessaires pour que, de manière ou d'autre, au

prix d'une rançon ou par une intervention armée, le roi d'Assyrie soit rendu à la liberté.

Cyrus est bien chevaleresque, & ce roi déchu bien obstiné. Toute chance de voir jamais ses vœux accueillis par Mandane & son père paraît irrévocablement perdue pour lui, il devrait le reconnaître; & ce n'est certes pas la mort de Cyrus, tué de sa main, qui assurerait le succès de ses raisonnables prétentions. Quel motif peut donc le porter à les maintenir avec tant d'opiniâtreté ?

L'aveuglement de la passion, sa haine contre un concurrent trop heureux & trop digne de l'être, mais surtout un oracle babylonien, que naguère il a consulté, & qui lui a promis qu'un jour les beaux yeux de Mandane s'attendraient pour lui. Il se fie donc à l'avenir.

Cyrus n'a pas toujours des correspondants aussi peu agréables. Vers le même temps, par une lettre de la compatissante Martésie, il apprend que Mandane lui a rendu toute son estime & toute sa confiance. L'enlèvement de la princesse de Pont l'a complètement justifié à ses yeux; ainsi, le malheur de l'une tourne à la satisfaction de l'autre. Cyrus ne peut s'écrier comme Rodrigue encouragé par Chimène :

Paraissez, Navarrais, Maures & Castillans !

car on n'est pas en Espagne; mais il redouble d'activité pour mener son œuvre à fin. Non content de la ceinture de fer dont il a entouré cette pauvre ville de Cumes, il s'est ménagé des intelligences dans la place. Ses agents excitent le peuple, las des souffrances d'un blocus prolongé, à se mutiner. L'esprit de révolte gagne même les soldats qui occupent le château où Mandane réside, gardée par eux à la fois comme une captive & comme une reine.

Ici paraît un nouveau personnage, destiné à jouer plus tard un rôle important. Anaxaris, vaillant inconnu qui sert dans l'armée de Cyrus, où son extrême bravoure, quelle que soit d'ailleurs sa naissance, le place au rang des plus illustres guerriers, a été fait prisonnier par les assiégés & enfermé dans ce même château. Là, il a vu la belle Mandane; il a pu même l'approcher d'assez près pour lui parler. Dès lors, une idée s'empare de son esprit & le domine tout entier : celle de la délivrer. Si le sentiment qui l'inspire est parfaitement désintéressé, c'est ce que l'avenir nous apprendra. Il profite de la demi-liberté qu'on lui laisse pour haranguer les soldats, & les porte à réclamer la paix par des clameurs séditieuses. Il se met à leur tête. Le prince de Cumes & le roi de Pont accourent pour réprimer la rébellion; un combat s'engage. La redoutable épée d'Anaxaris a successivement raison de l'un & de l'autre. Le

prince de Cumes tombe frappé à mort; le roi de Pont, grièvement blessé, est contraint de fuir & de chercher, pour y cacher sa honte & son reste de vie, un réduit ignoré. Dans la ville comme dans le château, les partisans de la paix l'emportent : Mandane est libre !

Il y a longtemps qu'elle n'a joui de ce bonheur. Le peuple ne demande qu'à ouvrir ses portes à Cyrus; mais, sur ses pressantes instances, la princesse, escortée des magistrats & des principaux citoyens, va au-devant de l'illustre guerrier, pour implorer sa miséricorde en faveur de la ville. Quel moment pour tous les deux ! C'est à la tête de sa formidable armée, entouré de ses glorieux généraux, que, de son côté, le conquérant de tant de royaumes, soumis par ses armes rien que pour l'amour d'elle, reçoit la fille de Cyaxare. Je vous laisse à penser s'il est disposé à la clémence ! Les augustes fiancés rentrent ensemble dans les murs de Cumes, au milieu de la joie universelle. Du fond de sa retraite, le roi de Pont entend les acclamations populaires. Il se soulève de son lit de douleur, jette un avide coup d'œil au dehors, voit passer la belle Mandane & l'heureux Cyrus, qui, suivis d'un cortège triomphal, se rendent aux temples des dieux, pour y porter de solennelles actions de grâces, & retombe sur sa couche, dans un accès de mortel désespoir.

L'ordre & la paix sont rétablis partout grâce à la sagesse du plus magnanime des vainqueurs. Il ne lui reste plus qu'un soin à prendre : celui de reconduire l'adorable Mandane dans les bras de son royal père, pour la recevoir ensuite lui-même des mains de Cyaxare. Il touche au but de tous ses vœux; le mal est puni, le bien récompensé. L'auteur semble n'avoir plus rien à nous dire. Vaut-il clore son livre & nous faire ses adieux ? Non pas.

« La belle chose que ce serait si d'abord Cyrus épousait Mandane, & qu'Aronce de plain pied fût marié avec Clélie ! » s'écrit la Madelon de Molière, indignée qu'on ose, en l'absence de tout préliminaire romanesque, la demander en mariage.

Chez mademoiselle de Scudéry, on est à l'abri de pareille inconvenance, & même, quand après tant d'aventures variées, ses héros peuvent espérer d'avoir triomphé de tous les obstacles qui s'opposaient à leur félicité, sa main habile sait encore semer sur leur route mainte pierre d'achoppement qui les empêche d'en atteindre le terme désiré.

Le roman du *Grand Cyrus* comprend dix parties; nous achevons ici la septième. C'est dans les trois dernières que nous rencontrerons les péripéties les plus violentes & les situations les plus dramatiques de cette merveilleuse histoire.

APHÉLIE URBAIN.

BIBLIOGRAPHIE

Pour l'achat des livres dont nous rendons compte, prière de s'adresser directement aux Libraires-Éditeurs.

Nous allons passer une rapide revue de quelques nouveaux romans, choisis parmi ceux qui peuvent être recommandés à nos lectrices. Aux jeunes femmes, à elles seulement, nous citerons un spirituel & joli volume, *Belle-fille & Belle-mère*, par madame Thuret (1). Peinture émouvante & vive des dangers de la coquetterie & des périls que la vie oisive & brillante du monde fait courir à une femme qui s'aime trop elle-même & n'aime pas assez son mari. Cette carte marine, destinée à faire éviter les écueils, n'est bonne à consulter que par celles qui sont embarquées sur l'immense océan. A quoi bon faire regarder aux âmes innocentes ces vilains gouffres noirs où tant d'imprudentes voyageuses se sont égarées? Une jeune femme trouvera dans l'ouvrage de madame Thuret un bon conseil & un amusant récit.

Jean de Parthenay, de madame la comtesse de Buisseret (2), est un aimable frère donné aux *Deux Filles de notre monde*, dont nous avons parlé au mois de novembre. Madame de Buisseret a pris pour type un vrai gentilhomme, un *filz des croisés*, qui a autant de foi que de vaillance & dont la vie pure se couronne enfin d'un héroïque dévouement à la cause la plus noble & la plus délaissée. Il n'y a pas de roman sans amour. Jean aime une belle Anglaise, Edith Vane, dont il est timidement aimé. Rien ne les sépare, semble-t-il; la naissance, la jeunesse, l'affection sont égales entre eux, mais ils ne prient pas aux mêmes autels, & tous les deux font à leurs convictions religieuses le sacrifice de leur amour. Ils se séparent, mais Edith se prend à douter d'elle-même & des croyances qu'elle a reçues de ses pères; de grands exemples la touchent & l'inclinent de plus en plus vers la foi de Jean de Parthenay; le travail divin se fait dans son âme, & lorsqu'elle apprend que Jean, échappé aux périls du champ de bataille de Castelfidardo, est tombé sous le couteau d'un assassin, elle se déclare catholique & veut se réunir, dans une autre vie, à celui qu'elle a aimé. Un heureux

dénoûment couronne ce charmant livre, œuvre d'une imagination féconde, d'un esprit vif & d'une âme croyante.

Les Héros d'Israël, imité de l'anglais, par Étienne Marcel.

On n'aurait pas cru que Judas Machabée, l'austère, l'héroïque patriote qui revêtit la Judée esclave d'un dernier éclat, pût se voir encadré dans le cadre d'un roman. Un poème épique, à la bonne heure! Plus qu'Achille ou Énée, autant que Godefroy de Bouillon, ce grand homme eût mérité d'inspirer les poètes; il n'avait peut-être qu'un défaut, c'est d'être hors des proportions de la nature humaine & de dépasser par sa piété, sa vaillance & son abnégation, la mesure ordinaire; aucune faiblesse n'a amoéli ce cœur qui n'a battu que pour Dieu & pour la patrie. Un auteur anglais vient d'en faire un héros de roman, avec une Zarah qui est sa fiancée & un beau Grec qui est son rival.

Quand une chose est faite,
J'ai pour système aussi de la trouver parfaite.

Nous n'aurions peut-être pas choisi, pour l'affa-
dir, ce grave & magnifique sujet, mais l'œuvre
étant, nous n'hésitons pas à dire qu'on l'a menée
à bonne fin, & que *les Héros d'Israël* forment un
ouvrage pur, attachant & même d'une lecture in-
structive. L'aimable traducteur l'a mis en bon
style & y a ajouté, sans doute, quelques bonnes
touches de sa brillante palette (1).

M. B.

MARC DE LHEININGEN

(INÉDIT)

PAR MADAME MATHILDE BOURDON (2).

Dans le volume que ce sérieux & intéressant
auteur offre au public, on trouve l'*Histoire*

(1) Un volume, chez Didier, quai des Augustins, 35,
Paris. Prix : 3 fr.

(2) Un volume, chez Bray & Rétaux, 82, rue Bona-
parte, Paris. Prix : 3 fr.; par la poste, 3 fr. 50.

(1) Un volume, prix : 2 francs. Chez Lethielleux, 75,
rue de Rennes, Paris.

(2) Chez Bray & Rétaux, 82, rue Bonaparte, Paris.—
Prix : 2 francs; par la poste, 2 fr. 35.

d'Yseult, déjà connue & appréciée de nos lectrices, & le récit saisissant intitulé : *Marc de Lheiningen*. Cette nouvelle est, sans aucun doute, une des œuvres les plus frappantes sorties de cette plume intelligente & profondément chrétienne. — Ce récit vif, sobre, attachant, contient — moins les exhalaisons morbides — tout ce que contiennent les romans en renom : émotions d'âme, descriptions, violence, un crime, du sang, des remords ; tout cela dominé de très-haut par un christianisme pratique, dont la puissance amène inévitablement le criminel à l'expiation.

C'est une pensée forte, sous un style serré, & la délicatesse de la plume qui raconte rompt la gravité du fond par les plus aimables peintures de la vie conjugale, au foyer d'une femme forte.

Ludovise est un caractère d'une grande pureté, simple jusque dans l'héroïsme né en elle du sentiment chrétien de la justice. Marc souffre, bien qu'il passe pour être heureux ; & Véronique, par son enveloppe de glace & les rigueurs de sa vie pénitente, en dehors de la seule voie du pardon, offre un ensemble qui étonne : sa mort est une belle page.

Il y a dans ce livre deux caractères singulièrement touchants : une mère, triste pour toujours, dont le cœur abusé cherche sa consolation dans un cœur ulcéré. Une vieille femme, ignorante & pauvre, n'imaginant pas que le crime & le mensonge puissent partir de haut, & buvant son déshonneur, tout en aimant encore son pauvre fils condamné !

Nous ne dirons rien de plus, car le mystère qui entoure la mort du malheureux Conrad ne doit être dévoilé que par les remords de l'assassin & par ceux de cette femme qu'une vieille affection a égarée jusqu'à la complicité du crime dans le silence & la calomnie.

En terminant, nous répéterons avec bonheur ce passage de monsieur Antonin Rondelet dans la spirituelle préface du livre : « Il faut avoir tenu » dans ses mains quelques nouvelles incultes pour » se rendre compte de l'impression que produit » sur un critique cette sobriété, cette transparence, » cette fermeté, &, pour tout dire en un mot, cette » complète maturité du style. »

REPOSE A QUELQUES LETTRES

Si la foi était bannie de la terre, on la retrouverait dans le cœur des abonnées du *Journal des Demoiselles*. Elles croient que leur journal sait tout & peut tout ; qu'il tient à sa gauche le *Dictionnaire universel des Connaissances utiles*, à sa droite une baguette de fée, afin de résoudre tous leurs doutes & de satisfaire tous leurs désirs. Le pauvre journal ne possède qu'une plume, elle est au service de ses abonnées, & il va s'en servir aujourd'hui pour répondre collectivement à quelques demandes, qui, toutes, concernent les usages de la société polie.

Lorsque, dans une soirée ou même dans une visite, la maîtresse de la maison offre un bonbon, un fruit, on ne se dégage pas pour les prendre... La seconde question, par rapport aux lettres confiées à un tiers, semble plus complexe : si c'est une lettre d'introduction pour la tierce personne, ne la cachez pas, & si ce tiers est bien élevé, son premier soin sera d'y apposer un cachet. Si c'est une lettre d'affaires ou d'intimité, qu'en dépit des lois postales, vous remettiez à un voyageur, vous êtes libre de la fermer, & la susceptibilité du tiers n'au-

rait vraiment pas de raison d'être. — Réponse à une fort aimable lettre du Mans.

C'est une question très-controversée que celle qui nous est posée par une jeune fille de vingt-deux ans, mais les autorités les plus aimables et les plus sérieuses, s'accordent à ne pas vouloir qu'une fille à marier, en jouissance de père & de mère, ait des cartes à elle. Si elle persiste, qu'elle les rédige : « Mademoiselle Lucie XX. » Les noms de baptême & de famille, non précédés du mot *Mademoiselle*, seraient par trop familiers. — Avis à une villa-geoise qui tient aux convenances.

A une orpheline qui sert de mère à sa sœur cadette, je répondrai que le cachemire de l'Inde n'est pas deuil. Pour cette circonstance solennelle, un costume de demi-deuil, soie grise & noire, conviendrait mieux. Quant aux diamants, une jeune fille n'en porte jamais, ni le soir ni en plein jour ; une dame peut porter le jour des dormeuses, c'est-à-dire le bouton seulement en brillants.

Il est fâcheux que nous ne puissions faire une réponse *à la rem* à une charmante dame italienne qui veut bien nous consulter. Il n'existe pas en

France de cérémonial particulier pour la réception de la bru dans la maison de sa belle-mère. Le cœur n'est-il pas le meilleur guide dans cette circonstance?... Je réponds à sa seconde demande que le P. de Damas a publié un troisième volume : *Voyage en Galilée*.

Une jeune fille demande si elle doit se lever lorsqu'une visite entre au salon ou en sort, ou bien faire une légère inclination. Distinguons : si c'est le salon de sa mère, elle doit se lever pour les dames & les saluer; si c'est le salon d'autrui, l'inclination suffit, plus marquée, en se soulevant un peu, si la dame est âgée. Tenons à la vieille politesse française & n'imitons pas les mœurs étrangères, où le salut est plus rare que l'or & les

perles; où, sous prétexte qu'il n'y a pas eu présentation en règle, les dames reçues dans le même salon hospitalier ne se saluent pas, & passent sur les pieds les unes des autres sans se regarder. *Shoking! oh! very-shoking!* Remarquons-le, les antiques traditions de la courtoisie française, nées au temps où la France était le cadran charmant & superbe sur lequel se réglaient les autres nations, ces traditions sont toutes raisonnables, parce qu'elles sont toutes charitables; elles sont nées du désir de s'effacer soi-même & de faire plaisir à autrui. La morgue allemande, la raideur britannique, le sans-façon américain n'en pourraient dire autant.

M. B.

L'EXPOSITION GASTRONOMIQUE

A LA fin de l'été dernier, mademoiselle Jeanne, votre amie & la mienne, — &, en ce qui me concerne, on n'en peut pas de plus *intime*! — Jeanne, dis-je, vous a conduites à l'Exposition d'Économie domestique du Palais de l'Industrie. Me permettez-vous, aujourd'hui, de vous servir de guide à l'Exposition Gastronomique qui a lieu, elle aussi, aux Champs-Élysées?...

Que votre imagination, surexcitée par ce mot *gastronomique*, n'aille pas rêver aux amas de victuailles des cuisines de Gargantua ou des noces de Gamache! Non, l'installation de l'Exposition qui va nous occuper, bien qu'effectuée sur un espace d'au moins 8,000 mètres, au sud du Palais de l'Industrie, du côté du cours la Reine, a des proportions beaucoup plus modestes.

Je vous avouerai même qu'en y entrant, j'ai éprouvé une légère déception; il me semblait qu'on eût pu faire, sur cette idée, quelque chose de moins pratique peut-être, quant aux résultats immédiats, mais, à coup sûr, de beaucoup plus grandiose & surtout de beaucoup plus curieux. Par exemple, on eût pu réunir les produits gastronomiques de chaque contrée du globe avec les ustensiles de cuisine primitifs ou raffinés, en usage chez les divers peuples habitant ces contrées. Ne vous paraît-il pas, comme à moi, que cette exhibition, bien organisée, bien comprise, eût été à la fois originale, intéressante & instructive? Car enfin, s'il y a, comme on le prétend, *plus d'esprit dans deux têtes que dans une*, à plus

forte raison pourrait-on espérer trouver une foule d'idées lumineuses, dans les inspirations gastronomiques combinées des nombreuses nations civilisées qui existent?

Il est vrai que, pour les industriels parisiens, les avantages n'eussent peut-être pas été les mêmes; car, en somme, l'Exposition dont nous parlons n'est autre chose qu'une aide au commerce, un grand bazar où les visiteurs peuvent acheter tout ce qui attire leur attention en comestibles, conserves, friandises, denrées de toutes sortes, ustensiles de ménage même, & où il y a vraiment, pour les ménagères, malgré les proportions restreintes dont je parlais plus haut, beaucoup de renseignements précieux à glaner.

C'est à ce point de vue d'utilité domestique que nous allons parcourir, de compagnie, si vous le voulez bien, mesdemoiselles, les deux uniques galeries de l'Exposition du cours la Reine.

Pour être bien sûres de ne rien omettre de curieux, commençons par examiner ce qui se présente à nos yeux dès la porte d'entrée : c'est, d'abord, une petite fille blonde, qui tend, avec une grâce naïve & toute charmante, une corbeille dans laquelle les promeneurs jettent, en passant, de gros & de petits sous *pour les pauvres*.

Puis, un étalage de librairie, exclusivement composé d'ouvrages gastronomiques, parmi lesquels figure en première ligne, cela va de soi, la fameuse *Physiologie du Goût*, de Brillat-Savarin; sans compter une foule d'autres gros livres plus modernes, signés Gouffé ou Alexandre Dumas, ce

cuisinier émérite, beaucoup plus célèbre, — on comprend cela! — comme romancier & écrivain, que comme émule de Carème & de Vatel.

Au reste, mesdemoiselles, si vous voulez des renseignements plus complets sur ce genre de littérature, veuillez vous adresser rue Garancière-Saint-Sulpice, 8, à la librairie Audot, à qui appartient la vitrine que je vous signale; vous trouverez là une foule d'ouvrages spéciaux sur l'économie domestique & rurale, sur le jardinage, l'agriculture, les arts et métiers, etc.

Un peu plus loin, — toujours à l'entrée de l'Exposition, — une sorte de grande cuisine où l'on *opère* sur place, & devant laquelle s'étaient, disposés de la façon la plus appétissante, les rôtis & ragoûts, roastbeefs & beefsteaks, volailles & poissons, légumes, salades & entremets, qui s'y confectionnent presque sous les yeux du public; lequel public peut, si bon lui semble, se faire servir, séance tenante, les mets qui ont excité sa convoitise. Cette facilité donne, à l'entrée de l'Exposition, l'aspect d'un véritable café-restauration; & si cet aspect est pittoresque & même parfois plaisant, la nécessité de circuler au milieu de rangées serrées de petites tables entourées de consommateurs n'a rien de bien agréable pour les promeneurs.

Du reste, tout le monde mange, plus ou moins, à cette Exposition; car, outre les buffets, buvettes, marchands de gâteaux, de gaufres, etc., que l'on y rencontre à chaque pas, les exposants eux-mêmes engagent les promeneurs à la friandise, en les priant, au passage, de la plus engageante façon, de vouloir bien goûter à leurs produits... Il en est même qui vous fourrent dans les mains & dans les poches, des spécimens de chocolat & de bonbons de toutes sortes. Ce système, après tout, ne manque pas d'habileté; car il est rare que l'on n'achète point un peu, alors que l'on n'a pas su résister à la tentation de grignoter quelque friandise de l'étalage.

Pour ne point nous égarer en digressions oiseuses, peut-être ferions-nous bien, comme le jury de l'Exposition, de classer nos renseignements en trois grandes catégories : 1° Ce qui se mange. — 2° Ce qui se boit. — 3° Ce qui sert à préparer les aliments.

Commençons par le commencement, c'est-à-dire par ce qui se mange; les potages d'abord.

L'extrait de viande de Liebig est trop connu pour que j'en parle longuement ici. Pourtant, comme il a droit parmi les substances alimentaires à une véritable place d'honneur, à cause de sa grande utilité, vous me permettrez de vous en dire quelques mots.

L'extrait de bouillon Liebig se vend partout; il en faut une cuillerée à café pour quatre assiettes de potage, & l'on s'en sert en faisant bouillir les légumes habituels du pot au feu, avec un peu de graisse, un os, quelques débris de viande, ce que

l'on a en un mot! puis on complète le potage au moyen de l'extrait, soit avant de servir, soit sur la table même. Ne pas craindre de bien saler sur-tout!

On peut encore faire bouillir les légumes simplement avec un peu de graisse ou de beurre, & ajouter l'extrait comme précédemment.

Les potages à l'oseille, en purée, etc., sont bien meilleurs avec une addition de Liebig, addition qui améliore aussi les légumes & assaisonnements de mets dans lesquels on l'incorpore; enfin on en fait une sauce particulièrement excellente, en la mélangeant — m'a-t-on dit à l'Exposition gastronomique même — à de l'huile d'olive & à de l'eau avec sel, poivre, & en passant le tout au feu. Par exemple, je ne connais pas les proportions de ce mélange, l'expérience vous en sera facile.

Voici maintenant un autre extrait qui peut remplacer la préparation préliminaire d'os bouillis avec des légumes, nécessaire pour aromatiser le bouillon Liebig. — C'est l'essence de légumes, que l'on peut mettre aussi dans le pot-au-feu ordinaire, pour remplacer les légumes frais dont cette essence a complètement le goût. Il suffit, dans ce cas, d'ajouter au bouillon de viande, quand il est fait, une demi-cuillerée à café d'essence pour un quart de litre de potage.

On fait de même, en quelques minutes, un potage maigre exquis, à l'essence de légumes, en mettant 5 grammes ou une cuillerée à café de cet extrait pour 250 grammes d'eau bouillante; saler au goût. Le flacon d'essence de légumes se vend 1 franc 50. Il contient 60 potages, ce qui met chaque potage à 2 centimes environ. On le trouve dans la maison Martin, 48, boulevard Malesherbes et 22, rue de la Bienfaisance.

M. Martin, fournisseur de la marine française, est le premier qui se soit occupé en France des conserves alimentaires concentrées. C'est à lui qu'on doit le *lait condensé*, si utile pour les voyages, pour l'alimentation des enfants & pas assez connu, je trouve, pour les services nombreux qu'il peut rendre; car ce lait, très-pur, & conservé à l'aide de sucre seulement, a le goût du lait nouveau alors qu'on l'a fait chauffer, & peut servir à une foule d'usages; il se vend en boîtes de 1 franc, que l'on ouvre comme les boîtes de sardines, pois, conserves, etc.

Pour retirer de ces boîtes le lait qui ne redoute pas le contact de l'air une fois entamé, & se dissout rapidement dans l'eau froide ou dans l'eau chaude, il faut se servir d'une cuiller bien sèche, & ajouter d'abord très peu d'eau; puis bien remuer & délayer ensuite, petit à petit, jusqu'au degré que l'on désire obtenir.

Pour les puddings, flans & autres préparations culinaires, ajouter 4 à 5 parties d'eau à une de lait. On peut aussi convertir le lait concentré en une délicieuse crème, en y ajoutant plus ou moins d'eau, & en l'aromatisant selon son goût.

Pour l'alimentation des enfants, plusieurs médecins ont constaté que ce lait est chose excellente; la personne qui soigne l'enfant peut y donner le degré de force qu'elle jugera convenable, en le mêlant dans les proportions de 6 à 10 parties d'eau. De même, pour les malades, le lait condensé est précieux, en ce qu'ayant les qualités du lait frais, & n'étant pas falsifié, il offre un aliment constamment uniforme.

La maison Martin a aussi des boîtes de chocolat & de café au lait concentré : les premières, de 2 francs 50; les secondes, de 2 francs 25. On y trouve encore une foule de produits anglais, tels que les homards en boîte, les langues fumées d'Écosse, la soupe à la tortue. Puis des viandes conservées toujours en boîtes & tout accommodées, comme, par exemple, des filets de bœuf, sauce Périgueux (6 fr. la boîte de 1 kilo), des fricandeaux au jus (la boîte, 5 fr.), à l'oseille (5 fr. 50); aux petits pois (6 fr.), des fricassées de poulet; des salmis de gibier assortis, des filets de soles, des anguilles en matelote, etc., etc., le tout à des prix vraiment abordables. Puis tous les légumes et primeurs possibles, toutes les pâtes, tous les fruits secs, tous les condiments, crêtes de coq, olives, anchois, etc. Bref, un assortiment où les maîtresses de maison intelligentes & avisées sauront découvrir des trésors!... Ah! si les pauvres affamés du siège de Paris avaient pu s'approvisionner de toutes ces richesses!...

Puisque j'ai entamé le chapitre varié des condiments, un mot pour les sauces préparées, françaises ou étrangères, conserves, moutardes & vinaigres de la maison Dubosq, rue de la Verrerie, 79.

Pour les pâtes féculentes, tapiocas, semoules, pâtes d'Italie, arrow-root, tablettes de potage, etc., adressez-vous, s'il vous plaît, à la maison Spont, 7 et 11, rue Pavée (Marais).

Enfin, pour une foule de produits alimentaires étrangers, ou provenant des colonies françaises, permettez-moi de vous signaler tout particulièrement la maison Cardinet, rue de Sèze, 12, à Paris. Là, vous trouverez à des prix vraiment modérés, du caviar russe, des huîtres fraîches américaines, des pâtés, des gelées de Guyane, venues en droite ligne de la Guadeloupe & de la Martinique, des sirops, des conserves d'ananas, des patates douces, des bananes en daube, des choux caraïbes, des tablettes de cocos, etc.; en un mot, une quantité de ressources gastronomiques, inconnues de nous pour la plupart, & délicieuses sans être ruineuses le moins du monde.

Après ce qui se mange, ce qui se boit! Je recommande, pour commencer, à vos pères & à vos maris, mesdemoiselles & mesdames, les vins d'Espagne authentiques, dit-on, de la compagnie Espagnole, 9, rue du Quatre-Septembre, & à vous-mêmes, si vous êtes quelque peu friandes, les bonbons fourrés de cette maison, ses chocolats, ses pâtisseries & sucreries espagnoles, telles que *capuchinas*, *delicios del cielo* (délices du ciel), *dulces*,

cabellos de angel (cheveux d'anges), *turrone de Alicante*, etc., etc., etc.

Puis, pour la saison où vous & les vôtres voyagerez, les charmants petits flacons de poche qui contiennent soit une liqueur, soit un vin réconfortant, & se vendent 1 fr. chez tous les épiciers de Paris. Quant à la fabrique, elle est 90, rue Rochecouart.

Souhaitez-vous, à présent, que je vous annonce des vins & liqueurs hygiéniques? Prenez le vin de quinquina Rousseau, 28, boulevard Saint-Denis, & la crème de mélisse, tonique, digestive, anti-spasmodique. Cette liqueur se vend chez M. Lecornu, 19, rue Vivienne.

Le temps nous presse & l'espace va nous manquer. Passons donc vite, vite, à notre dernière catégorie, celle des ustensiles utiles aux préparations culinaires.

Connaissez-vous les affiloirs pour les couteaux de table de la maison Raugod, quai Jemmapes, 72? Ils sont excessivement commodes.

Et les appareils pour le café & l'eau de Seltz? les glacières, frappe-boissons, etc., si agréables à posséder par les chaleurs tropicales de juillet & d'août? Il y a dans la maison Penaut, 20, rue Vivienne, l'assortiment le plus complet de ce genre, & pour vous en donner une idée, on y trouve jusqu'à des cafetières à musique!

Voici encore un autre appareil à faire les glaces, qui me paraît d'une manipulation très-facile; c'est une vraie glacière de table. On l'appelle *la nouvelle glacière des familles*, & avec cette glacière, on peut obtenir, en cinq minutes, à l'aide de sels réfrigérants composés, une congélation de 12°. Cet appareil se vend place de la Bourse, 15, chez M. Séguin.

Je ne vous rappellerai que pour mémoire les grilloires Gosteau, 28, rue de l'Entrepôt; car il en a déjà été question dans le compte rendu de l'exposition d'économie domestique. Citons aussi le filtre-cafétière Gosteau, le chauffe-assiette Gosteau, l'entonnoir Gosteau.

La maison Parod, passage des Panoramas, galerie Montmartre, 2, expose une foule de petits accessoires plus tentants les uns que les autres pour les maîtresses de maison & les cordons-bleus raffinés : cuillers à tourner les légumes, pèle-fruits, couteaux à julienne, vide-pommes, couteaux à coquiller le beurre, à canneler les fruits, les légumes, râpes à sucre et à fromage, casse-sucre, machines à hacher la viande, à ouvrir les huîtres, & nombre d'autres inventions aussi ingénieuses. Ces objets sont, pour la plupart, d'un prix accessible même aux bourses modestes.

Pour en finir — car j'ai grand-peur d'être rognée sur toutes les coutures — un mot seulement d'un nouveau système de cuisine à la vapeur qui m'a paru fort curieux, et qui produit, m'a-t-on dit, une économie de 50 o/o, mais qui n'est applicable qu'à un ménage important. Au reste, si quelques-unes d'entre vous, chères lectrices, étaient curieu-

ses d'en savoir plus long là-dessus, elles n'auraient qu'à demander des renseignements à M. Egrat, constructeur, 23, rue Mathis, à Paris.

Afin de consoler les maîtresses de maison que cette innovation ne concerne pas, voici l'adresse où elles trouveront un charbon économique à la portée de tout le monde et très-commode, lorsque l'on doit laisser les aliments que l'on prépare cuire longuement & doucement. C'est le *charbon nouveau* qui se vend 4 fr. 50 cent. le sac de vingt-cinq kilos; il dure six fois plus que le charbon de bois & n'a pas besoin d'être retourné, secoué tout le temps qu'il brûle; il se trouve boulevard Poissonnière, 22.

J'ai bien envie, pour terminer cette causerie gastronomique par un contraste et une moralité, de vous rapporter, mesdemoiselles, ce que je viens de lire au sujet de la nourriture des trappistes.

Ces saints religieux, qui font un seul repas par vingt-quatre heures, repas se composant en tout

de 370 grammes de pain, d'une soupe dans laquelle n'entrent ni la graisse, ni le beurre, ni l'huile, enfin d'un plat de racines ou de légumes cuits à l'eau & d'un demi-litre de cidre, — seraient bien surpris de tous les raffinements culinaires dont je viens de vous entretenir.

Eh bien, le rude régime auquel ils se sont volontairement soumis, loin d'abrégier leur existence, est, au contraire, une cause de longévité & de santé pour eux, car, non-seulement il n'y a pas de gouteux à la Trappe, mais encore, depuis nombre d'années, on n'y a constaté ni apoplexie, ni anévrisme, ni une foule d'autres maladies qui font quotidiennement des victimes autour de nous. Bien mieux, lorsque quelque terrible épidémie désole les pays environnants, le fléau s'arrête au seuil du pieux asile.

Quels commentaires ajouter à ces faits si éloquentes par eux-mêmes?

E. DE VILLEBLANCHE.

ORPHELINE

(SUITE)

XII

CONFIDENCE.

LAURENCE se rétablit très-vite; les forces vives de la jeunesse firent leur œuvre, & il ne lui serait resté d'autre souvenir de cette terrible nuit qu'une petite cicatrice, si elle n'eût vu sans cesse, sous ses yeux, mademoiselle Porthoys, qui ne s'était pas relevée de la secousse & de l'épouvante qu'elle avait subies. Semblable à un de ces vieux saules, minés par les ans, & que tout à coup le souffle du vent d'hiver renverse, elle avait résisté longtemps; longtemps elle avait conservé une apparente vigueur; mais une frayeur passagère, une émotion soudaine suffirent à la terrasser, & sans maladie, elle se sentait souffrante; sans danger apparent, elle se sentait mourir.

Elle parlait peu de son état; elle écoutait avec un sourire narquois les avis du médecin; elle renvoyait à monsieur Mesnil les gens qui se présentaient pour lui parler, & elle ne paraissait plus prendre plaisir qu'à une chose sur la terre, la présence de Laurence. Laurence ne la quittait pas; comme autrefois, elle servait sa cousine, comme autrefois, elle travaillait à ses côtés; mais combien

leurs rapports intimes étaient changés! Elle pouvait parler maintenant, parler de ce passé qui lui était si présent & si cher; une oreille amie l'écoutait, une parole amie l'interrogeait & plongeait avec elle dans ces souvenirs lointains; un nom en évoquait un autre; mademoiselle Porthoys remontait le cours des années; elle parlait d'événements oubliés depuis cinquante ans, de gens ensevelis depuis un demi-siècle sous l'herbe des cimetières; elle trouvait une jouissance mélancolique à remonter les sentiers de sa propre vie & à les dépasser, en racontant ce qu'elle savait de ses ancêtres, Normands d'origine; d'un grand-oncle, conseiller au parlement d'Artois, d'un autre, prieur de l'abbaye de Ruissseauville; d'une aïeule, la plus jolie femme du pays, pour laquelle Robespierre avait fait des vers, au temps où Robespierre était galant & dameret. Que de choses encore! que de plus lointains souvenirs sortaient tout vivants des tiroirs de cette mémoire, qui ne s'étaient pas ouverts dans le cours d'une longue existence! Laurence écoutait avec sympathie, & faisait des questions qui prouvaient qu'elle avait écouté & qu'elle s'intéressait aux objets de ces longs discours.

« Je vous parle là de choses bien anciennes, bien oubliées! disait parfois mademoiselle Por-

thoys; il n'y a plus que moi sur la terre qui sache que ces gens-là ont vécu, & je ne sais pourquoi cela m'amuse d'y penser, de m'en occuper. C'est peut-être parce que je vais bientôt les retrouver?...

— Ma cousine, Dieu, je l'espère, prolongera vos jours; il ne faut pas me quitter!

— Vous le désirez, Laurence?

— Ah! de tout mon cœur, ma bonne cousine; je suis si contente... »

Elle n'acheva pas.

« Dites, Laurence!

— Je suis si contente de me trouver auprès de quelqu'un qui semble m'aimer un peu!

— Pauvre enfant! répondit mademoiselle Por-thoys avec un soupir. Je vous plains, Laurence, vous avez besoin d'être aimée, vous souffrirez, cela n'est pas douteux. »

Elle se tut pendant quelque temps, absorbée dans ses pensées, & hochant la tête comme si elle eût répondu à ses réflexions intérieures :

« Cela n'est pas douteux, reprit-elle enfin; je le sais par expérience. Croiriez-vous, Laurence, que je vous ai ressemblé?... Oui, il y a très-longtemps, j'étais, comme vous, pleine de cœur, pleine d'aspirations vers des biens imaginaires; l'amour, la constance, la sympathie des cœurs, l'affection mutuelle... Tenez, je ressemblais à ce pommier qui se couvre le premier de ces jolies petites fleurs roses & blanches; il est épanoui & ressemble à un bouquet, à l'époque où les autres arbres sont encore secs & noirs; puis vient la dernière gelée d'hiver, la première grêle du printemps, les fleurs tombent, & l'arbre ne nous donne jamais de fruits; le froid a anéanti toutes ses promesses. A vingt ans, je rêvais, j'aimais... que n'attendais-je pas de l'avenir! Il est vrai, le présent n'était pas beau & je vivais avec mon digne père, qui avait plus de science que de richesses; il savait tout, hors l'art de se pousser dans le monde; il avait réussi dans toutes ses études, sauf dans celle d'être moins pauvre... Quel excellent homme c'était! & toute sa bonté il la gardait pour les autres; pour lui-même, il était dur & indifférent. Nous vivions dans la gêne, de cette petite place d'archiviste & de bibliothécaire de la ville, que mon père remplissait avec tant de zèle & de conscience; nous nouions juste, juste les deux bouts, & pourtant nous n'étions pas malheureux. Mon digne père avait le caractère le plus facile & la conversation la plus aimable; son esprit était nourri par une lecture immense, & dans sa jeunesse, il avait un peu voyagé; en mangeant nos pommes de terre & notre bœuf, il causait de cent choses intéressantes; il avait des *dessus de panier* charmants, & il était tout heureux quand je riaais & m'amusais. Les soirées ne nous duraient pas : il lisait, il causait encore, & les heures passaient vite, l'hiver près du feu, l'été sous un berceau de roses & de chèvre-feuille, au fond de notre petit jardin... J'ai toujours conservé la petite horloge de Nuremberg qui son-

nait ces heures rapides & heureuses, elle est là... Nous n'étions pas toujours deux le soir, un troisième survenait... »

Elle s'arrêta & reprit rapidement :

« Cet autre, ce troisième, était un parent, un ami d'enfance; il se nommait Adrien Debrande... oui, Adrien Debrande, le père de ce Paul... Il était ce qu'est aujourd'hui son fils, beau, dégagé, séduisant, sans cœur & sans foi... Il paraissait m'aimer, & moi, on est si bêtement crédule à vingt ans! je l'aimais du fond du cœur... il était question de mariage entre nous; nous attendions son avancement, car il était, toujours comme son fils, employé dans une administration publique. Je faisais tous les projets qu'une âme abusée & ignorante fait en pareil cas, & j'appelais l'avenir de tous mes vœux. Il vint. Adrien fut nommé, avancé, & dut quitter Saint-Pol pour une grande ville... Que de promesses au départ! que d'échanges de lettres au début de son absence... Puis elles devinrent rares; puis il se tut, puis, le grand déchirement eut lieu... Adrien était marié; la dot d'une jeune fille l'avait tenté, & il avait méprisé l'amitié d'enfance, la foi promise & la confiance que mon père & moi nous avions mise en lui. J'étais immolée à l'argent, l'argent puissant & vil... Je fus, je le confesse, plus qu'affligée, foudroyée; mes espérances & mes illusions étaient mortes en moi; gelée, grêle & foudre étaient venues à la fois... & il se passa quelques années mornes & tristes, jusqu'au jour où je me sentis vengée. Voici comment : Mon père avait eu, dans sa jeunesse, un ami intime, un savant avec lequel il conservait une correspondance assidue que les années n'attédisaient pas; cet ami vivait seul, sans famille, avec ses livres & ses collections; il eut la pensée de nous léguer sa fortune entière, & nous n'apprîmes sa mort que par ses bienfaits. J'étais riche, beaucoup plus riche que celle qui me fut préférée... mais à quoi servait cette richesse trop tard venue? Mon pauvre père en jouit à peine durant quelques mois, & je restai seule, seule avec mes souvenirs, seule avec cette grande fortune qui grandissait encore entre mes mains. J'aurais pu me marier; j'étais devenue si aimable, depuis qu'un coup de baguette avait attaché à ma robe tant de fermes, & d'hectares, & de bois, & d'étangs, & d'argent monnayé!... Les descendants des pairs de Charlemagne, les plus beaux jeunes hommes, les fiers, les fringants, les dédaigneux, auraient passé, si je l'avais voulu, les nuits sous mes fenêtres pour me donner des sérénades & des aubades; mais le désir ou même la pensée de changer de nom ne me vint pas un instant... Je vécus solitaire, occupée du soin de ma fortune; j'avais appris à mes dépens que la fortune est tout ici-bas, & je voulais conserver cette supériorité, la seule que les hommes apprécient... J'eus une satisfaction : Adrien Debrande, très-dépensier par nature, se ruina complètement, & vous savez que, l'autre jour, je lui ai fait l'aumône. J'ai vieilli ainsi; je suis au bout du rouleau, j'ai vu à satiété

le lever & le coucher du soleil, & je me demande : A quoi bon avoir vécu ? »

Laurence s'était timidement rapprochée ; assise aux pieds de mademoiselle Porthoys & lui tenant la main, elle lui dit d'une voix douce :

« Ma cousine, Dieu, qui nous a créés, sait le pourquoi, & si nous le servons bien, nous le saurons un jour... »

Mademoiselle Porthoys répondit d'un air sombre :

« Petite, on ne peut pas servir tout ensemble Dieu & l'argent... »

— Il n'est jamais trop tard pour bien faire, » lui dit Laurence en baisant la main desséchée qui s'abandonnait à la sienne.

La vieille demoiselle paraissait à la fois agitée & fatiguée ; étaient-ce les vieux souvenirs, cendres dont le cœur est l'urne, qui avaient troublé sa morne tranquillité ? étaient-ce les approches de celle que nul mortel ne peut éviter, qui jetaient l'effroi dans son sein ? Elle ne le dit pas, mais le soir même, elle eut un mouvement de fièvre, & le lendemain elle ne put se lever. Elle témoignait toujours à Laurence la même amitié, mais avec une nuance de tristesse plus profonde, comme si elle eût regretté cette dernière affection dont la mort allait la séparer, comme si elle eût regretté de se sentir capable d'aimer encore au moment où elle allait finir. Le lendemain n'amena pas de mieux ; vers le soir, elle eut même un peu de délire. Il lui semblait que sa chambre était remplie de personnes étrangères, qui la regardaient, lui parlaient, & sur lesquelles elle attachait des yeux remplis d'effroi ; elle balbutiait :

« Je vais vous faire l'aumône... tenez ! tenez ! Pourquoi me refusez-vous ? Ne me regardez pas avec colère, Thérèse ; je ne vous ôterai pas la ferme, je ne vous ferai pas partir... Pourquoi dites-vous que je vous ai laissée mourir de faim, vous ? d'autres pouvaient vous donner... »

Elle se redressa.

« Que prêche là monsieur le curé ? ah ! ah ! la parabole du mauvais riche... Lazare va au ciel ! Lazare ! priez pour moi ! »

Laurence, épouvantée à la vue de cette agitation cruelle, la prit dans ses bras & essaya de la calmer ; mais durant une partie de la nuit, elle se débattit contre les noirs fantômes nés de sa terreur, & elle vit son lit entouré de mendiants aux abois, d'enfants qui, d'une voix lamentable, demandaient du pain, de misérables débiteurs chassés de leurs maisons, & qui, tous, la menaçaient & l'accusaient.

Le matin, salulaire comme toujours, apaisa ces angoisses ; elle dormit un peu & se réveilla calme, mais faible ; son caractère ordinaire reparut, car elle blâma vertement, de sa voix grêle, plusieurs dépenses qu'on avait faites pour elle.

« Pourquoi du consommé ? dit-elle ; l'eau panée suffit bien, c'est nourrissant, & j'aime mieux du thé de tilleul que vos sirops de cerises. Je n'en-

tends pas qu'on me mette des draps blancs tous les jours. Inutile ! »

Elle se soutint assez toute la journée, mais vers le soir la fièvre revint. Elle avait alors toute sa tête ; elle appela Laurence & lui dit d'un ton ferme :

« Si demain je ne vais pas mieux, vous ferez avertir monsieur le curé, Laurence. Mon père est mort en chrétien ; je veux faire comme lui. »

Le lendemain au soir, mademoiselle Porthoys termina sa longue & triste vie ; un peu avant de rendre l'âme, elle dit à Laurence, qui priait auprès d'elle :

« Vous allez être riche, petite ! prenez garde ! »

XIII

LE TESTAMENT.

Laurence était riche en effet. Dès que les derniers devoirs furent rendus à mademoiselle Porthoys, & en présence de Paul Debrande & de quelques petits cousins, monsieur Mesnil chercha & découvrit le testament.

Dans un tiroir du secrétaire d'ébène, il en trouva plusieurs essais dont l'un assignait toute la fortune de la défunte aux hôpitaux du Pas-de-Calais ; un autre la distribuait aux sociétés savantes de France ; un troisième la donnait tout entière à la société de Géographie, avec des legs particuliers pour ceux qui exploreraient le centre de l'Afrique, qui découvriraient les sources du Nil & le passage nord entre l'Asie & l'Amérique. Au-dessus de ces œuvres de fantaisie, non signées, trônait le véritable testament, daté du lendemain de la surprise nocturne, signé en due forme, & qui attribuait, sauf trois legs, à mademoiselle Laurence-Marie-Anne Porthoys, la fortune entière de la testatrice ; trois sommes en argent étaient données : la première à l'hospice des vieillards de Saint-Pol, la seconde à la société de Géographie, la troisième à l'église paroissiale de Saint-Pol. Rien ne manquait à la valeur de cet acte qui mettait l'orpheline en possession d'un héritage immense. Les petits-cousins en entendirent la lecture avec des physiognomies contraintes & maussades ; on ne perd jamais volontiers une espérance à la loterie du lingo d'or. Paul Debrande, à l'énoncé de la clause qui envoyait Laurence en possession de ces biens tant convoités, devint affreusement pâle ; il baissa les yeux, & quand la séance fut terminée, il s'approcha de celle qui était dorénavant la riche mademoiselle Porthoys, la salua avec respect & lui dit :

« Je vous félicite, mademoiselle ; la succession de ma cousine ne pouvait tomber en de plus dignes mains. »

La pauvre Laurence ne sut que répondre & le

laissa s'éloigner, ainsi que les autres parents, qui quittaient au plus vite ce logis où rien de bon ne se préparait pour eux. Elle resta seule, avec monsieur Mesnil, qui prenait connaissance des papiers, créances, livres de rentes & de fermage, & qui supputait, d'un œil satisfait, d'énormes colonnes de chiffres, dont le total accusait plusieurs millions. Elle était triste. Et lorsque monsieur Mesnil lui dit, l'air riant :

« Ma chère enfant, vous voilà riche au-delà de toute prévision & de toute espérance. »

Elle répondit seulement :

« Si mon père vivait ! »

— Il faut se faire une raison, mon enfant, & bénir Dieu des biens qu'il vous envoie. Il faudra des mois pour débrouiller cette grande fortune, payer les droits à l'État, servir les trois legs, mais au jourd'hui je puis vous saluer comme une des grandes héritières de France.

— Mon bon monsieur Mesnil, dit-elle, puis-je, en toute conscience, accepter cette fortune ?

— Eh ! bon Dieu ! dit-il en repoussant ses lunettes sur son front ; qu'est-ce qui vous passe par la tête ? Mademoiselle Porthoys n'était-elle pas absolument libre de disposer de ses biens ?

— Oui, mais ses autres parents ?

— Quels droits ont-ils sur une fortune qui ne vient pas de leurs ancêtres, que la volonté d'un ami a donnée à votre cousine, dont l'économie l'a doublée ?

— Ils y comptaient peut-être.

— Tant pis pour eux. Vous savez le vieux proverbe : *Il ne faut pas compter sur les souliers d'un mort* ; vous dites cela pour ces petites gens, les Raffy, qui avaient l'air un peu décontenancé ?

— Oui.

— Il vous sera facile de les aider en leur prêtant, à fonds perdus, quelque argent pour leur commerce.

— Oh ! volontiers ! beaucoup d'argent.

— Pour Paul Debrande, à moins de lui donner tout, il ne serait pas content ; & le tout serait un trop beau morceau.

— Il s'attendait à tout !

— Peut-être, mais il avait le plus grand tort, car sa cousine nourrissait une profonde antipathie contre son père & contre lui. »

Laurence ne dit plus rien ; un monde d'idées, de scrupules, de regrets s'agitait dans son âme ; mais à quoi bon en parler à monsieur Mesnil ? il n'y comprendrait rien. Elle regardait avec indifférence l'or qui remplissait les tiroirs du secrétaire, & ces portefeuilles remplis de valeurs, & ces registres où les propriétés étaient inscrites, & elle pensait à la pauvre maison d'Arras, au père de Paul Debrande qui attendait les nouvelles de l'héritage, & à la tristesse dont tous deux sans doute étaient accablés. « Une petite rente à moi, se disait elle, & pour eux cette fortune immense, & nous eussions tous été heureux ! »

Des jours & des semaines se passèrent, & Lau-

rence ne s'habitua pas à être riche ; elle gardait le même train de maison que mademoiselle Porthoys ; elle vivait à peu près de la même vie ; seules, les aumônes larges, incessantes, dénonçaient sa richesse, & la charité prodigue puisait dans ce trésor sur lequel la vieille demoiselle avait veillé avec un soin si jaloux. Laurence faisait quelques vagues projets pour l'avenir ; elle y mêlait toujours les bons Mesnil, ses amis fidèles, & la plus belle perspective qu'elle pût avoir, c'était de vivre à la campagne, non loin d'une église & près d'une école & d'un hospice fondés de ses deniers. Mais il fallait d'abord arranger les affaires, donner beaucoup de signatures, verser des fonds aux caisses de l'État, & monsieur Mesnil estimait qu'il se passerait encore plusieurs mois avant que la succession ne fût entièrement liquidée.

Une après-midi, pendant qu'aïdée du petit Marcel Mesnil, elle déballait une caisse de livres qu'elle avait fait venir de Paris pour lui & ses frères, Catherine annonça monsieur Debrande. Laurence, à genoux, un marteau à la main, se releva précipitamment & salua Paul, qui avait l'air plus cérémonieux & plus grave qu'autrefois.

« Mademoiselle, lui dit-il, je viens de la part de mon père acquitter une dette.

— Une dette, monsieur ?

— Oui, mademoiselle ; dans un moment de gêne, nous avions demandé à notre cousine, mademoiselle Porthoys, un prêt ; elle nous a envoyé cent cinquante francs, d'us maintenant à sa succession ; les voici, mademoiselle, je vous prie de les recevoir. »

Il compta sur la table cinq pièces d'or neuves & dix pièces de cinq francs. Laurence n'osa ni les repousser ni les recevoir ; elle se sentait mortellement confuse & ne pouvait parler ; Paul reprit la parole & lui dit :

« Vous souvenez-vous, mademoiselle, de l'entretien que j'eus avec vous dans cette chambre même, le jour où j'avais arrêté ce voleur qui fut si funeste à notre parente ? Je vous parlai alors de cet immense héritage ; vous me le souhaiiez, disant que vous n'y aviez nulle prétention ?

— Rien n'était plus vrai, monsieur.

— Ah ! je n'en ai jamais douté, & quelque chagrin que cette exhérédation ait pu causer à mon vieux père, j'ai toujours respecté les mains pures qui possédaient la fortune qui nous semblait promise. Oui, mon père s'était flatté que sa cousine aurait oublié d'anciens griefs, d'anciennes rancunes, & qu'elle lui aurait laissé, comme gage de son pardon, comme souvenir d'une vieille amitié, des biens qui lui auraient assuré une vieillesse tranquille. Il nourrissait cette chimère, mon pauvre père !

— Et maintenant ? dit Laurence d'une voix étouffée.

— Maintenant, mademoiselle, il se soumet, en galant homme, à la décision du sort, & nous tâcherons, lui & moi, de supporter dignement une

pauvreté qui n'a rien que d'honorable. Je travaillerai, & au moins les derniers jours de mon père, de mon vieil ami, ne seront pas assombris par la misère & la privation. »

Il était très-beau, très-fier en disant cela, & Laurence, cruellement combattue, n'osait lever les yeux ; elle écoutait, tremblante, comme une criminelle devant son juge, & sur son front baissé, sur ses joues rougissantes, l'embarras & la honte semblaient gravés. Soudain, elle releva la tête, &, à travers la table, elle tendit la main à Paul.

« Monsieur Paul, dit-elle, au nom de votre père, ne me refusez pas ! Acceptez cette fortune sur laquelle vous comptiez, sur laquelle vous aviez des droits ; prenez-la tout entière, je n'en veux pas, elle me pèse, rendez-moi ce service ! »

Paul la regarda en face : la sincérité de son émotion la rendait belle en ce moment ; une sensation inconnue traversa son âme & il répondit :

« J'accepterai, mais à une seule condition : Laurence, c'est que vous laisserez votre main dans la mienne, que vous deviendrez ma femme ! »

Elle tressaillit. L'avait-elle donc toujours aimé ? Elle le pensa, car elle ne retira pas sa main.

Le lendemain, elle avoua tout à monsieur Mesnil ; il n'osa pas la gronder, mais il murmura :

« Quelle sottise ! oh ! les entraînements de cœur ! Heureusement, je ferai le contrat ! »

MATHILDE BOURDON.

(La suite au prochain numéro.)

LES STATUES DE JEANNE D'ARC EN LORRAINE

Dans ces vallons charmants où tout me parle d'elle,
Il n'est ville ni bourg du bon pays lorrain
Qui ne se soit donné Jeanne pour sentinelle ;
Mais le glaive partout est tombé de sa main.

A Neufchâteau, son bras offre à Dieu la bannière,
Héroïque témoin des hauts faits accomplis.
Reverrons-nous dans Reims l'intrépide guerrière,
Devant un autre roi s'abriter sous ses plis ?

Elle voit dans Coussay, debout sur la fontaine,
Ses filles accourir, au lever du soleil.
Ah ! remportez, enfants, avec votre urne pleine,
L'eau pure de l'exemple et du chaste conseil.

Plus humble à Domremy, sur le seuil de l'église,
Elle prie à genoux, un regard vers le ciel ;
Mainte sainte, à son tour, la regarde surprise.
Sur le seuil, en effet, pourquoi pas sur l'autel ?...

ANTOINE DE LA TOUR.



ÉCONOMIE DOMESTIQUE

MENUS DE PRINTEMPS & D'ÉTÉ (1).

DIMANCHE

Déjeuner.

(Eufs brouillés aux pointes d'asperges.
Jambon et salade de laitue.
Compote de groseilles vertes.

Dîner.

Potage au vermicelle, avec addition de petits pois.
Bœuf entouré de carottes nouvelles.
Poulet rôti avec salade.
Flan aux fraises.

LUNDI

Déjeuner.

Bœuf réchauffé avec une sauce piquante.
Maquereau aux groseilles vertes.
Fromage et fraises.

Dîner.

Potage à la julienne.
Poulet au blanc avec champignons ou morilles.
Roastsbeef entouré de laitues cuites.
Fromage à la crème.

MARDI

Déjeuner.

Roastsbeef froid.
Omelette aux fines herbes.
Compote de groseilles à froid.

Dîner.

Potage à l'oseille.
Chartreuse de pigeons.
Rôti de veau avec salade.
Asperges à la sauce blanche.
Fraises. — Fromage.

MERCREDI

Déjeuner.

Émincé de veau à l'italienne.

Ceufs à l'oseille.

Asperges à l'huile.

Fraises.

Dîner.

Potage aux pois verts.
Tête de veau avec une sauce blanche et une sauce
de vinaigre et fines herbes.
Filets de mouton rôti.
Haricots verts.
Framboises et fromage à la crème.

JEUDI

Déjeuner.

Reliefs de tête de veau à l'huile et au vinaigre.
Beefsteacks avec pommes de terre frites.
Cerises.

Dîner.

Potage à la Crécy.
Rouelle de veau avec une jardinière de légumes
nouveaux.
Gigot. — Salade.
Tarte aux cerises.

VENDREDI

Déjeuner.

(Eufs pochés à l'oseille.
Anguille à la tartare.
Groseilles perlées.

Dîner.

Potage à l'oseille et aux pois.
Soles aux champignons.
Alose au bleu.
Asperges en petits pois.
Crème aux fraises.

SAMEDI

Déjeuner.

Reliefs d'alose en mayonnaise.
Côtelettes de mouton sautées.
Abricots. — Fromage.

Dîner.

Potage à l'oseille et aux œufs.
Hachis de gigot.
Canetons rôtis aux cerises.
Choux-fleurs.
Flan d'abricots ou de pêches.

(1) Nous indiquons le menu du samedi en *gras*, à cause de la tolérance qui s'est étendue à presque tous les diocèses de France.

REVUE MUSICALE

CAUSERIE EN BATEAU — LE PRINTEMPS — LA ROSIÈRE D'ICI
LES FLEURS — LA NATURE ET LA MUSIQUE

ENCORE toute frissonnante des derniers froids de l'hiver, la campagne se réchauffe aux premiers rayons du soleil. Frais lilas, suaves jacinthes, jetez au vent matinal vos parfums les plus odorants; buissons d'aubépine, jonchez de vos étoiles blanches le vert sentier du vallon. Allons, fauvettes babillardes, faites trêve à vos tendres causeries; & vous, chantes des nuits sereines, commencez vos mélodieuses chansons.

Et les insectes cessent d'agiter leurs ailes, & le ruisseau murmure plus bas, & le rossignol lance son trille mélancolique, tandis que le ver luisant illumine le brin d'herbe où il est allé s'endormir. O le réveil, ô le printemps, ô l'heureuse jeunesse de la nature! comme tout cela est plein d'effluves qui pénètrent le cœur! comme on se sent bon, sage & pieux en contemplant les œuvres sublimes du créateur! On s'aborde avec des visages riant, les membres sont alertes, l'esprit joyeux.

— Où courez-vous ainsi, mon cher?

— Et parbleu, ne le devinez-vous pas? Regardez le ciel, regardez les arbres, voyez la vie qui recommence à sourire; je vais à la campagne, où je vous emmène si vous le trouvez bon.

— Merci, je n'ai pas comme vous l'horreur de l'asphalte; le bruit & le mouvement me sont nécessaires; d'ailleurs, je suis malade, & quand je souffre, savez-vous ce qui me guérit? la musique! J'irai ce soir dans quelque concert, peut-être à un théâtre où l'on chante.

— Oui, vous allez admirer les trente-deux dents blanches de mademoiselle Judic, à travers lesquelles passeront, pendant trois actes, toutes sortes de couplets vulgaires, encadrés dans une pitoyable musique.

— Il est vrai qu'on ne dit pas grand bien de la *Rosière d'ici*, une des dernières nouveautés parisiennes; aussi, ce n'est pas de son côté que je vais tourner mes pas. Je connais un salon d'artistes où

l'on doit exécuter une ode-symphonie, la *Forêt*, composée par monsieur Wekerlin.

— Je puis vous en dire quelques mots, car je l'ai entendue exécuter chez son auteur.

— Eh bien, qu'en pensez-vous?

— Cette composition se divise en quatre parties: *l'Aurore, la Chasse, la Promenade & l'Orage*. Il y a des idées & des développements heureux. Wekerlin connaît la langue de l'orchestre & sait en tirer parti; vous comprenez, au titre, que c'est une musique purement descriptive.

— Descriptive! Ah! mon cher, quand on a entendu la *symphonie pastorale* de Beethoven, & même le *Désert* de Félicien David, il faut baisser le rideau & fermer l'oreille à toute musique imitative.

— Excepté quand un bon orchestre exécute *Freyrschutz*, qui en contient une si admirable partie.

— Certes, certes, vous avez mille fois raison, mais vous êtes décourageant, & je ne sais vraiment pas où je vais aller me guérir.

— A la campagne; venez avec moi, en moins d'un quart d'heure nous y serons. Nous prendrons le chemin de fer jusqu'à Saint-Maur, nous gagnerons les bords de la Marne, & là, sans quitter l'ombre, sans cesser de fouler le gazon, nous atteindrons le château de Champignolle, dont la rivière baigne les murs. Alors nous aspirerons de tous nos poumons les exquis senteurs de la Flore rajeunie, tout en devisant sur la nature & sur la musique, ces deux puissances qui ont tant de pouvoir sur le cœur & sur le corps humains.

— Mon cher avocat, votre éloquence est irrésistible, je suis à vous, pieds & poings liés.

Et les deux citadins, fuyant la ville, montèrent en chemin de fer à la gare de la Bastille.

Arrivés sur les bords de la Marne, les amis chagèrent d'avis.

— Si nous descendions la rivière en bateau?

— Ce serait charmant !

On appelle un marinier, & les promeneurs s'installent commodément dans la barque. Le temps était splendide, le bateau glissait doucement sur l'onde sans le secours des avirons. On frôlait le feuillage des îles, on n'avait qu'à étendre la main pour cueillir les petites pâquerettes qui montraient le bout de leurs nez roses, & les boutons d'or satinés qui se déroulaient au soleil.

— Quelle moisson vous faites de ces pauvres plantes, bourreau !

— J'aime les fleurs !

— Eh quoi ! vous préférez les avoir dans votre main, immobiles & fanées, à les regarder entr'ouvrir leurs pétales au souffle d'une brise printanière ! Croyez-vous que les fleurs ne vivent pas, ne sentent pas, ne souffrent pas ?

— Quel enfantillage !

— Dites plutôt quelle vérité ! Non, les plantes ne sont pas insensibles. Elles se penchent du côté du soleil, elles se ferment quand vient le soir. Si elles n'ont pas d'émotion, elles ont des sensations ; si elles ignorent le secret de leurs parfums, elles frissonnent au froid & s'étaient à la chaleur ; vous brisez leurs tiges, elles meurent, & rien dans ce monde ne meurt sans souffrir.

— O amant passionné de la nature ! que vous êtes loin de la philosophie moderne !

— Je suis près de Dieu, cela me suffit.

— La campagne, à son réveil, a sur vous une suprême influence. Eh bien ! la musique, sur moi, produit un semblable effet.

— L'une & l'autre se tiennent de près, mon cher, & il serait facile d'expliquer l'intime corrélation qui existe entre elles ; mais nous reviendrons un jour sur ce sujet.

— Je vous disais que lorsque je suis malade, la musique est mon meilleur médecin.

— Je n'ai aucune peine à la croire.

— Théophraste, dans son livre *De l'Enthousiasme*, déclare avoir guéri des douleurs sciatiques par le mode phrygien. Coelius Aurélianus parle d'un joueur de flûte qui avait apaisé en quelques instants les douleurs aiguës d'un malade, en lui imprimant à l'aide de la musique une sorte d'ondulation au moyen de laquelle le principe du mal avait été déplacé. On lit dans Chrysippe que la voix humaine mêlée aux sons d'un instrument a soudainement arrêté une attaque d'épilepsie, & Desault raconte qu'il employait avec un égal succès, dans la phthisie, l'équitation & la musique. Un nombre infini d'auteurs ont opéré des cures remarquables par l'entremise des sons. Les mémoires de l'Académie offrent plusieurs observations de même nature. Citons un fait : un musicien distingué dans son art fut pris d'une fièvre chaude avec transport violent ; il était depuis deux jours dans l'état le plus alarmant, lorsque plusieurs de ses amis imaginèrent de lui organiser un petit concert. Aux premières mesures, le pouls s'apaise, le regard s'adoucit, une sorte de pâle sourire se dessine sur

ses lèvres ; la symphonie continue, alors le malade pleure, mais les convulsions s'arrêtent ; un solo de hautbois se fait entendre, le jeune homme s'endort paisiblement ; à son réveil, il était absolument guéri.

— Rien ne m'étonne dans ce que vous dites. De même que les centres nerveux agissent sur les dispositions de l'âme, les impressions de l'âme exercent une influence sur l'organisme. Empédocle d'Agrigente retint, par le son doux et mélancolique de son luth, un jeune homme furieux qui allait assassiner le délateur de son père. Pythagore apaisait les chagrins du cœur par des chants de femmes placées à une certaine distance de la personne affligée.

— Moi, mon cher, je ne puis entendre une musique de guerre, sans brûler du désir de m'élancer dans un combat, & il m'a toujours été impossible d'écouter un orgue d'église sans prier avec ferveur.

— Cette influence est exercée par la musique sur un nombre infini de personnes, & je vais vous citer un fait dont j'ai moi-même été témoin.

J'avais pour jardinier un paysan habile en son métier, mais brutal, & jouant, dans notre bourgade, le rôle stupide d'esprit fort. Sa femme & sa fille, âgée de seize ans, étaient occupées aux basses cours. Mathieu lisait de mauvais journaux que lui prêtait le maître d'école, et quand il s'était saturé des dangereux principes que les ignorants puisent dans ces feuilles, il proférait des blasphèmes & jusqu'à des menaces contre les prêtres & les religieuses de la localité. Sa pauvre femme avait bien des fois cherché à le ramener à la raison, mais ses sages observations ne lui valaient que des scènes violentes ; & lorsque le dimanche, la mère & la fille revenaient de la messe, Mathieu les accueillait par un flot d'épigrammes railleuses ou grossières.

Aux derniers jours d'avril, le curé du village, très-habile musicien, fit appeler les jeunes filles de la localité, pour leur apprendre les cantiques du mois de Marie. Louise Mathieu avait une voix charmante. C'était une si grande fête pour la naïve enfant de faire sa partie dans le concert, que son père, tout rébarbatif qu'il fût, ne se sentit pas le courage de lui en refuser le plaisir. Bientôt arriva le mois de Marie, avec sa verte parure & son splendide soleil. Les chants du soir commencèrent. De tous les hameaux environnants on accourait pour assister au saint concert. Un soir que le bonhomme Mathieu tournait l'angle de l'église en rentrant chez lui, il entendit, quoique vaguement, des voix de jeunes filles accompagnées de l'orgue. Il fit quelques pas en arrière & s'arrêta sous le porche. Une vieille femme entra, & Mathieu, sans se rendre bien compte à lui-même de ce qu'il faisait, suivit la femme & se cacha derrière une colonne. Alors il se passa quelque chose d'étrange : l'autel de la Vierge, tout embaumé de fleurs & tout ruisselant de lumières, les fidèles

pieusement agenouillés sur les dalles, puis des voix suaves s'unissant pour chanter les louanges de Marie, tout cela remua dans l'âme de Mathieu des cordes restées trop longtemps insensibles. Lorsque sa fille, chargée de l'exécution d'un solo, lança ses premières notes sous la voûte retentissante, le bonhomme fut pris d'un tremblement nerveux & pleura. Mais son rôle d'esprit fort auquel il ne voulait pas renoncer, le contraignit à sortir du temple sans être vu. Le lendemain il y retourna.

— Eh bien ! vieil athée, s'écrièrent en le voyant arriver deux de ses camarades qui, comme lui, avaient fait profession d'incrédulité, te voilà donc comme nous rentré au bercail ?

— Pas encore, répondit Mathieu d'un ton sec.

— Tiens, mon vieux, si tu veux que je te dise ce que je pense, je me sens plus heureux ici qu'au cabaret, dit l'un des deux paysans.

Cette fois Mathieu ne répondit rien, mais il se mit à genoux & pria.

Les trois camarades sortirent de l'église sans se cacher.

Le lendemain, chacun parlait dans le village de leur conversion inattendue. Depuis cette époque, le père Mathieu va tous les dimanches à la messe avec sa femme & sa fille.

— Influence de la musique ! dit un des promoteurs.

— Puissance de la vérité ! répondit l'autre.

..

Connaissez-vous la *valse des Feuilles* ? Le titre est charmant comme la poésie, qui est elle-même d'une grâce mélancolique.

Par un jour d'automne, quand un vent âpre agite la cime des arbres & jonche le sol des premières feuilles jaunissantes, monsieur Paul Juillerat a écrit quelques-unes de ses impressions. — Faure, le grand chanteur, s'empara du manuscrit & sut l'encadrer d'une délicieuse musique. Grâce, verve, mélancolie, vivacité, tout se trouve dans cette petite perle, qui fait en ce moment le tour des salons de Paris.

Les Myrtes, sorte de lied qui rappelle la manière allemande, *Ponjour, Suzon*, paroles de Jean-Jacques Rousseau, une chanson de Musset, une élégie pathétique : *l'enfant au jardin*, enfin diverses mélodies qu'il serait trop long de citer, forment un recueil qui assure à notre grand chanteur la réputation justement méritée de compositeur hors ligne.

MARIE LASSAYEUR.

CORRESPONDANCE

JEANNE A FLORENCE

A IMES-TU le printemps, Florence ? le printemps, le mois de mai, les longs jours tièdes, la verdure d'un ton si tendre, les jolies fleurs qui embaument les pieux saluts du mois de Marie?... Moi, j'adore tout cela !... aussi, chaque année, quand arrive mai, j'éprouve une sensation délicieuse ; on dirait que tout se renouvelle en mon être, que tout chante dans mon âme... je savoure mieux les dons du bon Dieu ; je ressens une tendresse plus intense pour les miens,

une ardeur plus grande pour mes travaux habituels, un attrait plus irrésistible pour tout ce qui est bon, beau, bien... Il me semble que je trouverais des forces vives pour tous les dévouements, pour tous les sacrifices, si le ciel me les demandait en ce moment-là !... Je renais, je revis, comme si j'entrais en convalescence après une longue, une grave maladie ; mon imagination s'épanouit aux plus riantes idées. Je lisais hier, sur ce sujet même, une très-agréable poésie dont j'ai retenu quelques frag-

ments, à ton intention, chère amie... me permets-tu de te le dire?... C'est l'ange du printemps qui parle...

L'ANGE DU PRINTEMPS

Messager de bonne nouvelle,
Sur terre je viens tous les ans,
Rajeunir du bout de mon aile
Le ciel, la montagne & les champs.
J'arrive suivi d'un cortège
De papillons, de mouches d'or,
Et je réveille, sous la neige,
Les beaux jours qui dormaient encor.

Mon char est rempli de merveilles
Que je répands à pleines mains.
Il est traîné par des abeilles
Dont je recrute les essaims.
Un orchestre ailé m'accompagne;
Mes nombreux escadrons d'oiseaux
Dès avril peuplent la campagne
Où j'ai suspendu leurs berceaux.

Le pommier couvert de fleurs blanches
Rit avec le rose pêcheur;
L'azur timide des pervenches
Sous le buis aime à se cacher.
Le rosier conte des histoires
Au lilas qui vient de s'ouvrir,
Et le houx cause des peurs noires
Au trône qui va fleurir.

Déjà le blé verdit la plaine
Et promet le grain au semeur;
La brise avec sa tiède haleine
Inspire des vers au rimeur.
Tout s'embellit, même les tombes!
Tout vibre et tressaille à la fois;
Et de beaux couples de colombes
Se posent gaiement sur les toits.

J'amène un cortège de fêtes
Chères à tous les cœurs chrétiens;
J'apporte des grâces secrètes
De la part des anges gardiens;
Pour le jour de Pâques fleurie,
Voici des rameaux, un ciel bleu;
Des lis pour le mois de Marie,
Des roses pour la Fête-Dieu.

Aussi, ma petite Florence, jamais je ne sens mieux qu'au printemps ma tendresse infinie pour toi & ma gratitude pour la Providence, qui permet, depuis tant d'années, une amitié semblable à la nôtre!...

Et dire qu'il y a des jeunes femmes, des jeunes filles, qui ne voient dans le retour de ce charmant printemps autre chose qu'un agréable prétexte de renouveler leur garde-robe & de combiner de nouvelles toilettes!... — Pauvre printemps du bon Dieu, qu'as-tu à démêler, toi si beau, si frais, si

vert, avec ces préoccupations mondaines?... Que t'importe que l'on se pare, pour célébrer ton retour, de robes de foulard ou de robes de grenadine; que les chapeaux soient ornés d'aubépine ou de myosotis artificiels, alors que tu en fais pousser de si parfumés le long des haies, de si azurés sur le bord des ruisseaux?...

— Bravo! Jeanne; voilà de la poésie pure!...

Je fis un soubresaut, car ce jour-là encore je me croyais bien seule.

« Décidément, c'est une habitude invétérée chez vous, Marie, d'entrer comme une sorcière par le trou de la serrure? dis-je gaiement.

— Jeanne, répliqua Marie en essayant de prendre un air grave & sévère, tout à fait en désaccord avec son visage épanoui, Jeanne, il ne s'agit point de rire; je suis très-mécontente de mon journal, & je viens vous trouver tout exprès pour vous le dire.

— Vous m'effrayez, chère amie!... Et de quel méfait nous sommes-nous rendus coupables envers vous?...

— Vous m'avez causé une grosse déception en me faisant attendre en vain, depuis deux mois, la fin de l'opérette de Victor Massé, la *Petite Sœur d'Achille*, dont l'ouverture & le prélude m'avaient tant charmée dans le numéro du mois de Mars.

— Je m'explique votre désappointement, ma bonne petite; mais quand je vous aurai confié que ce retard, complètement forcé, m'a donné une déception toute pareille à la vôtre, peut-être serez-vous plus disposée à l'indulgence.

— Voilà ce qui s'appelle donner des renseignements clairs & précis, fit Marie avec un franc éclat de rire. Et pouvez-vous me dire, au moins, quand vous nous enverrez la fin de cette gentille opérette sur laquelle je fondais, je ne vous le cache pas, de superbes espérances? car nous voulions l'apprendre en cachette, & la jouer en famille, le jour de la fête de mon père.

— Oh! pour cela, je suis en mesure de vous rassurer: vous l'aurez certainement en juin; vous l'étudierez & la répéterez en juillet, & vous serez parfaitement en mesure de la représenter vers le milieu d'août, époque, si je ne me trompe, de la fête de monsieur votre père.

— Puisque vous me promettez cela, chère Jeanne, tout est pardonné, & je vous embrasse pour vous prouver que ma rancune est complètement éteinte!... Maintenant, voulez-vous mettre votre chapeau & venir avec moi chercher ma sœur Lucie, chez Thérèse, où nous nous sommes donné rendez-vous à huit heures & demie?

— Volontiers, si ma mère y consent.

Quelques minutes plus tard, nous gravissions, Marie & moi, la hauteur des Batignolles, sous la conduite de la vieille femme de chambre de madame C. Tout en montant, je rappelais à Marie une petite scène touchante à laquelle nous avions assisté dans une circonstance analogue.

Le soir dont il s'agit, lorsque nous arrivâmes

chez Thérèse, ces demoiselles étaient réunies dans une sorte d'oratoire, disposé au fond d'un cabinet où la petite Pauline — qui se préparait alors à sa première communion — couchait auprès de sa grande sœur. Elles faisaient, en commun, l'exercice du mois de Marie, devant un resplendissant petit autel tout orné de lumières, de fleurs embaumées & de dentelles de papier découpé, — la plus ravissante chose, entre parenthèses, dont on puisse se servir pour ces décorations improvisées! — Une belle statue de la sainte Vierge, blanche comme la neige, surmontait le modeste petit autel & semblait sourire aux pieux & sincères hommages qui lui étaient rendus.

Nous nous approchâmes tout doucement, & Thérèse, Lucie & Pauline étaient tellement absorbées, que nous pûmes nous agenouiller derrière elles sans interrompre le cantique qu'elles chantaient en l'honneur de la Mère de Dieu.

Quand le cantique fut achevé, Thérèse, toujours sans se retourner, non plus que ses deux compagnes, commença, à haute voix, la prière du soir.

Pauline & Lucie répondaient tour à tour. Pour nous, de crainte de les troubler, nous priions tout bas, agenouillées sur le seuil.

Enfin, lorsque la prière fut près de finir, & les petites bougies de l'autel près de s'éteindre, Thérèse dit d'un accent pénétré & attendri un *De profundis* pour le repos de l'âme de sa mère...

En ce moment, je me retournai, nous n'étions plus seules. Le père de nos amies, monsieur T..., ce vieux soldat qui, depuis quarante ans peut-être, n'avait pas mis le pied dans une église, se tenait là, debout, les mains presque jointes, écoutant avec émotion le pieux *memento* de sa fille, tandis que deux grosses larmes glissaient silencieuses, le long de ses joues, sur ses moustaches grises.

Nous fîmes semblant de ne rien voir; mais ne penses-tu pas, Florence, que ces deux éloquentes larmes durent valoir quelque chose aux yeux de la bonne Vierge Marie?

A toi toujours,
JEANNE.

MODES

Autrefois, la mode rendait ses arrêts à deux époques bien déterminées. Vers Pâques, on voyait paraître les *nouveaux* chapeaux & les *nouvelles* robes que l'on gardait jusqu'en octobre, pour revêtir alors les toilettes & les vêtements créés pour toute la saison d'hiver.

Aujourd'hui, il n'en est plus ainsi; la mode crée sans cesse, & renouvelle constamment les modèles & les détails de la toilette des femmes.

Pour la saison qui s'ouvre, il y a une infinie variété de formes de chapeaux. Quelques-unes sont très-seyantes. On voit le *mousquetaire*, le *Henri IV*, un peu haut & relevé d'un seul côté; le *matelot*, le *sombrero*, la *toque*, le chapeau *Marie-Antoinette*, *bergère*, etc. Il s'agit de choisir un modèle non excentrique & allant bien à l'air du visage. — Se défier surtout des garnitures trop élevées.

La paille noire est toujours très-employée. On fait aussi d'assez jolis chapeaux en gaze noire, ornés de guirlandes de fleurs de plusieurs couleurs. Ils peuvent se porter avec tous les costumes.

Les magasins regorgent d'étoffes nouvelles; on n'a que l'embaras du choix: la *sicilienne*, le *foulard* double, le *sergé* double: le *crêpe* de *Chine* uni et à jour, le *taffetas* de *Venise*, l'*armure* de *soie*, le *crêpe* de *Chambéry*, le *crêpe* de *l'Inde*, le *soudan*; les tissus de dentelle de soie de toutes nuances; les *grenadines*, *gazes*, *cottes* de *mailles*, *treillis*, etc., etc.

Les façons de robes sont pour la plupart très-

compliquées; les jupons presque tous ornés différemment, derrière & devant. Les poulfs sont retenus avec des nœuds, des écharpes, des cordelières, des agrafes, de la dentelle, etc. Mais les jeunes filles, heureusement, peuvent rester en dehors de ces élégances, difficiles à comprendre & à exécuter; la simplicité, devant être leur apanage, ne leur sera jamais reprochée.

On voit énormément de costumes de deux teintes de même couleur: ainsi, vert foncé & vert clair, lilas & violet. Les chapeaux doivent être assortis. Une plume foncée se place sur une plus claire, dont elle laisse passer le petit bout. Le bord du chapeau, s'il est foncé, sera doublé en clair, & *vice-versa*. Quelquefois on met une longue plume commençant foncée, & se dégradant en clair. Un petit nœud est souvent placé dans les cheveux par côté, & passe sous le chapeau; il est de même couleur que lui, mais de teinte différente, semblable aux ornements.

Porte-t-on encore des polonaises? On porte de tout. Il y a des polonaises ajustées & des polonaises larges; des blouses, des petites jupes plus ou moins longues; d'autres, n'ayant qu'un tablier dont les grands pans viennent se nouer par derrière, en dessous des poulfs ou des volants du jupon.

Voici un genre de polonaise bien commode pour la saison actuelle, & pouvant se mettre sur n'importe quel dessous:

Ce vêtement est formé par des entre-deux de

guipure de laine noire, distancés par un ruban de soie noire de même largeur. Le bord est garni d'une guipure un peu plus haute que les entre-deux. On peut également employer, avec ces entre-deux, de petites bandes de soie noire ou de cachemire, & même de l'alpaga brillant. Cet arrangement à l'avantage d'être à deux fins : on met en dessous, alternativement & selon la chaleur, un corsage montant ou un corsage décolleté à manches courtes. La même organisation peut aussi se faire avec des entre-deux blancs & des rubans de couleur ; mais c'est excessivement élégant.

On peut encore ne faire qu'un pouff composé d'entre-deux de dentelle & de rubans ; il se poserait sur une robe un peu ancienne, afin d'en modifier l'aspect. Les rubans seraient de la même couleur que la robe, si celle-ci n'est pas noire, & une robe de date ancienne reprendrait, par cet arrangement, l'apparence d'un costume actuel. Il faudrait, pour le compléter, adapter au corsage, pour la rue, soit des bretelles, soit un fichu composé des mêmes rubans & entre-deux.

Le *cachemire* et le *petit drap* sont toujours les tissus préférés pour costumes d'habitude & de voyage. Le modèle suivant a beaucoup de cachet. Je le recommande en n'importe quelle couleur.

Celui que j'ai vu est en cachemire mauve & violet.

Le jupon a quatre volants : deux violets & deux mauves, alternés. Ces volants sont très-hauts & plissés à plat. La première moitié seule est fixée sur le jupon ; la seconde s'ouvre en éventail. — Petite jupe & veste en cachemire violet liseré de mauve. Trois rangs de boutons d'acier sur le devant de la veste & sur les parements des manches. — Cravate de soie mauve. — Col & manchettes de toile à rayures mauves & blanches. — En-tout-cas violet, glacé de mauve avec chaîne & agrafe d'acier. — Chapeau de paille blanche, forme matelot. Deux rubans, l'un violet, l'autre mauve, entourent la calotte. En dessous du chapeau, petite guirlande de violettes des deux teintes.

Maintenant, une toilette tout à fait simple, en *foulard* ou en *satinette*. Le jupon en étoffe bleue unie avec un haut volant plissé, surmonté d'un plissé à la vieille. — Blouse en étoffe fond bleu, à gros pois blancs, garnie d'un plissé à la vieille, bleu uni, ainsi que les manches, demi-larges. — Ceinture de cuir. — Cravate de soie rose. — Gants de Saxe. — Mouchoir de poche à large raie bleue. — Chapeau de paille noire, bordé de velours noir, & garni tout à fait par derrière de trois roses roses, avec petite traîne.

Voici, pour jeune femme, la description d'une toilette habillée. Elle est en *sicilienne* & *crépon de Chine*, vert réséda & rose :

Le jupon en *sicilienne* verte a sept volants, montant jusqu'à la taille, par derrière. Ils sont liserés de rose. Le devant du jupon est orné de

sept biais posés en long, également liserés de rose. — Petite casaque en *crêpe* de Chine du même vert, très-retroussée en arrière par des nœuds de rubans roses & de rubans verts mélangés. — Revers de *sicilienne*, liserés de rose. — Chapeau en soie verte, dont le bord retourné est doublé de rose. Une grande plume verte recouvre la calotte ; en dessous du bord du chapeau & par côté, petit bouquet de boutons de roses. — Cravate & ombrelle de soie rose.

Citons, pour finir, une toilette de soirée, pouvant servir de costume élégant, l'été.

Le jupon est en tissu anglais *rose*. C'est une étoffe de coton très-bon marché, qui produit beaucoup d'effet & dont la nuance est ravissante. Le jupon a, par derrière, deux pouffs, & en dessous cinq volants en biais, simplement ourlés. Le devant du jupon est, entièrement plissé à gros plis, retenus en dessous, à la hauteur du genou, par un ruban de fil. — Corsage ouvert en même étoffe rose. — Petite jupe, ne formant qu'un tablier, en mousseline blanche très-claire, ornée de petits plis, d'entre-deux de Valenciennes & de broderie. Le bord est garni d'une assez haute Valenciennes. Le tout, bien entendu, en imitation. — Cette jupe a deux longs pans tout ornés comme elle ; ils viennent se rejoindre entre les deux pouffs du jupon & retombent sur les volants. Sur le corsage, se pose un fichu de mousseline, ayant les mêmes garnitures que la jupe & venant se nouer autour de la taille, en tombant sur le premier pouff. — Les manches, plates jusqu'au coude, ont des volants de mousseline organisés comme le reste du costume. — Bouquet de roses roses au corsage, sur le croisement du fichu. — Petit nœud de soie rose dans les cheveux. — Gants de Saxe, très-longs & très-pâles.

Les chapeaux *marins* sont toujours en grande faveur pour les petits garçons & aussi pour les petites filles, auxquelles on les met très en arrière. Ils sont garnis très-simplement.

Les petits chapeaux espagnols, en paille noire, leur vont également bien. On les orne beaucoup de pompons de soie noire ou de couleur.

Dans le genre plus habillé, on fait des petits chapeaux de soie chiffonnés délicieux : les uns roses avec plume grise naturelle ou blanche, les autres bleus, avec plume blanche ou bleue.

Les petites formes bergère, Watteau, suisse, etc., sont encore charmantes. On en orne beaucoup en bleu & rose, & l'on met les mêmes nœuds aux robes blanches des enfants.

Toujours des petits chapeaux capelines en mousseline blanche avec nœud de velours noir, ou rubans de couleur ; quelquefois un petit bouquet de fleurs.

Le mois prochain, nous nous occuperons spécialement des costumes de ce petit monde que nous ne voudrions pas être accusée de négliger.

VISITES DANS LES MAGASINS

J'ai de si nombreux renseignements à vous donner, mesdemoiselles, que je me trouve un peu embarrassée de mes richesses. Commençons par ceux que je viens de prendre à la teinturerie Marchal, 23, faubourg Saint-Honoré, & qui se classent dans la série des *très-utiles*.

Il m'a été dit que les robes en gaze de Chambéry se teignent fort bien, & que les robes de soie très-claires se peuvent teindre dans les nuances à la mode. Les étoffes unies, faille ou moire, se décorent de dessins Pompadour qui réussissent parfaitement. Des lainages, je ne vous dirai que ceci : les robes noires, tout laine, peuvent se teindre en marron. Vous n'ignorez certainement pas que les tapisseries dont les couleurs sont flétries peuvent être ravivées ; que les tentures, meubles, lampas, laine ou cretonne sont remis à neuf & se teignent facilement.

J'ai encore à vous parler des foulards, & veux vous signaler, pour très-jolies Polonaises de jeune fille, une variété de petits bouquets Pompadour ou camaïeu sur les fonds : écriu clair, gris, feutre, mastic, noir, etc., etc., dans les prix de 52 fr. les 8 mètres, en 85 centimètres de largeur. Je rappelle que ce métrage est suffisant pour une robe simple, ou pour une Polonaise, longue & ample comme la mode l'exige. — De gros pois blanc sur fonds noir, bronze, bleu marine ; bleus sur noir, marron sur feutre, violet sur bleu ciel ; le prix est de 58 francs la robe ; puis des pois de plus petite dimension sur les fonds bleu paon, réséda très-clair, noir, bleu marine, bronze, pois blancs sur foulard croisé, la largeur est de 90 centimètres ; prix 75 francs les 8 mètres.

Dans les dessins riches pour toilettes parées, il se trouve des dessins camaïeu imprimés sur grain de crêpe de Chine & sur les fonds mats, bleus, paon clair, gris alma, blancs, rose de Bengale, vert on-dine, etc. Le grain de crêpe de Chine uni coûte 100 francs les 8 mètres, en 90 centimètres de largeur & 120, décoré. La dernière étoffe dont j'ai à vous parler s'appelle *Faubourg-Saint-Germain* ; c'est un foulard au grain carré, triple chaîne, une nouvelle variété de foulard. La nuance est unie, le tissu souple & soyeux dispense d'impressions. Le prix est de 100 francs les 8 mètres, en 90 cent. de largeur. La *Compagnie des Indes*, 42, rue de Grenelle-Saint-Germain, envoie, franco, des échantillons aux abonnées qui lui en font la demande.

Maintenant parlons, si vous le voulez bien, des parfumeries, de l'usage que vous devez en faire sans jamais exagérer leur emploi. Certes, quand on vient de courir les champs par une grande chaleur, il est très-naturel de chercher un moyen qui neutralise les effets du soleil sur la peau ; cela s'appelle soin, & non point coquetterie.

La poudre de riz, le cold-cream & les eaux pour la toilette, que l'on trouve chez monsieur Guerlain, 15, rue de la Paix, sont très-efficaces contre les inconvénients que je viens de vous signaler. Pour les mains, les savons, les pâtes d'amendes en pâte ou en poudre ; quant aux sachets pour parfumer le linge, il y en a à liris, à la violette, etc. ; ces poudres se vendent en paquet. Je ne m'étendrai pas sur les noms donnés à ces différents produits ; en s'adressant à monsieur Guerlain, il dira quels sont ceux qui conviennent le mieux pour la saison où nous sommes.

Après ces renseignements, destinés plus spécialement à vous, mesdemoiselles, je pense que quelques indications, ayant pour objet les costumes de vos petits frères, peuvent très-bien trouver ici leur place. Les costumes de ces *messieurs* se font principalement en cheviot, pour la forme suivante : veston croisé, fermé sous la cravate. En été, on pourra supprimer le gilet, la forme montante le permettra. Avec ce veston, se porte le pantalon demi-bouffant, arrêté sous le genou & fermé par des boutons et une boucle. L'étoffe cheviot se fait en toutes nuances ; celles à la mode sont verdâtres, brun clair, gris ardoise de différents tons. Les autres tissus fort employés sont, le tissu vigogne & les draps mousseline de tons beige.

Monsieur Lacroix, 2 & 3, rotonde Colbert, a des formes pour tous les âges. Un petit genre Louis XV, à veste & gilet arrondis, est tout à fait charmant ; il est accompagné d'une culotte collante, arrêtée au jarret & fermée par une boucle en argent. Monsieur Lacroix, sur les mesures qui lui sont envoyées, confectionne des costumes allant aussi bien que s'ils étaient essayés ; ajoutons qu'il envoie des patrons aux abonnées qui lui en font la demande & sans les faire payer.

Qu'allais-je oublier ! les gilets & vestes sont ornés de gentilles poches ; chers petits tapageurs, voilà une séduction à laquelle vous n'échapperez pas.

EXPLICATIONS

GRAVURE DE MODES

Planche de confections du magasin de Pygmalion,
boulevard de Sébastopol et rue de Rivoli.

Première toilette. — Première jupe en taffetas, plissée tout le long. — Polonoise en taffetas, bordée d'un large biais de nuance plus foncée et ornée devant de deux rangées de boutons. — Paletot ouvert en faille, garni de biais en moire française, liserés de satin. — Col à revers en moire; boutons en vieil argent. Le devant forme gilet, des brandebourgs en passementerie le ferment; la manche est droite & ornée dans le bas de trois biais en moire, liserés de satin et retenus par des boutons; nœud en moire, fixé derrière, à la taille, par un bouton. — Chapeau en paille anglaise noire, à bord retourné; sur ce bord sont placés, à distances égales, des boutons oxydés. De côté, coques en ruban de faille disposées en hauteur, fleurs de bruyère rose retenant une écharpe en tulle grenadine noir qui tombe sur les cheveux. — Fraise Médicis en tulle. — Manches assorties. — Gants de chevreau. — Ombrelle-canne en taffetas doublé, avec volant et nœud.

Deuxième toilette. — Robe en taffetas de Nice. Jupe unie très-longue. — Corsage montant, orné de biais liserés en nuance claire. — Manche avec volant plissé. — Mantille fermée en cachemire et ornée d'un volant à plis creux; un biais en faille surmonte ce volant et retient une petite guipure remontant sur le vêtement. — Pélerine simulée par la garniture; basque à plis creux; nœud en faille fixé dans le dos au milieu de la pélerine. La mantille est retenue à la taille par un caoutchouc fixé à l'envers et que l'on attache devant en dessous du vêtement. — Chapeau en paille grise, à bord relevé de côté et maintenu à la calotte par une large boucle en jais. Un voile en tulle retenu par la boucle, est rejeté sur la calotte, dont il recouvre une partie de la garniture, laquelle se compose de coquelicots mêlés d'épis de blé mûrs. Entre la passe et la calotte, un peu de côté, coques en ruban de velours noir. — Parure du chesne en tulle brodé. — Gants de peau de Suède.

Troisième toilette. — Robe en faille; le devant de la jupe est orné de biais bordés de volants et formant de larges arabesques; le tour de la robe, qui est très-longue, est garni d'un grand volant découpé, surmonté d'un plus petit; trois larges biais soulevés retombent sur le dernier volant. — Paletot en faille garni d'une guipure retenue par un biais et surmontée d'un entre-deux en guipure. L'entre-deux en guipure orne le devant du corsage et les volants de la manche. Basque à plis creux. Nœud en faille avec longs pans fixé à l'encolure au milieu du dos; le devant est fermé par des nœuds en faille. — Chapeau en tulle noir à bord diadème. La calotte, de forme plate, est ornée de coques

en ruban de faille vert réséda de deux tons, retenues par une traverse en ruban; il part de cette traverse un flot de coques qui, en s'étagant, couvre les cheveux. — Posées de côté, roses roses mêlées à des fleurs d'aubépine. Même bouquet faisant aigrette, placé du côté opposé. — Col remontant en dentelle. — Manche en tulle bouillonné avec deux rangs de dentelle dans le bas. — Gants en chevreau.

Quatrième toilette. — Robe en foulard Surah. — Jupe longue, ornée de petits volants. — Polonoise boutonnée devant, relevée sur les côtés. — Corsage ouvert. — Manche ouverte. — Mantille en cachemire ouverte devant et ornée d'un large plissé en faille. Le vêtement est garni d'une haute guipure tout autour; au-dessus du plissé, une guipure plus basse est posée en ruche; un nœud en moire à longs pans est fixé au cou. — Chapeau en tulle à bord diadème. De côté, nœud formé de coques en ruban de faille rose. De la traverse du nœud par un ruban qui passe sur le diadème en paille, une dentelle noire rabat sur le ruban. Plume nuancée de tons roses, entourant la calotte qu'elle recouvre un peu. Aigrette noire. — Col montant en toile et Valenciennes à coins brisés, avec rabat à pointes garnies. — Gants de peau de Suède.

Cinquième toilette. — Costume en faille. — Robe garnie dans le bas d'un grand volant à plis doubles, la tête doublée en satin. — Tunique en faille garnie de guipure, ornée de biais liserés en satin; sur le côté, longue basque avec ornement en petits biais de satin; pouff découpé à dents; dos avec petite basque brodée et découpée à dents. — Manche carrée, ornée du motif en biais de satin et garnie de guipure. Nœud en moire au milieu de la manche; le devant est fermé par des petits nœuds en moire. — Chapeau en paille à haute calotte plate. Sur le sommet de la calotte et se mêlant à une écharpe de tulle noir, coques en ruban bleu paon et touffe de fleurs de fantaisie. Coques et pans placés sous la calotte et couvrant les cheveux. De côté, une traîne d'herbes nuancées. — Col remontant en guipure. — Manches assorties. — En-tout-cas en taffetas glacé; manche en ivoire. — Gants de Suède.

GRAVURE D'ENFANTS

TOILETTES DE PETITES FILLES, du magasin de Pygmalion,
rue de Rivoli.

COSTUMES DE PETITS GARÇONS, maison Morlet,
passage Colbert.

Costume de petit garçon de dix à douze ans. — Veste longue en drap cheviot avec revers en velours. — Pantalonn paret à la veste. — Demi-bottes en chevreau.

Toilette de petite fille de huit à dix ans. — Jupe en poils de chèvre, bordée d'un galon ouvragé. — Polo-

naise-blouse pareille à la jupe, découpée à dents bordées du même galon ; chaque dent est ornée d'un motif brodé en soutache. Poche bordée du galon ouvragé et fixée par trois boutons en passementerie. Devant, la polonaise est fermée par des boutons semblables. Fraîse et garniture des manches, lingerie en tulle ou organdi.

Toilette de fillette de onze à treize ans. — Jupe en foulard, ornée de biais en moire. — Polonaise de teinte plus claire, avec les mêmes biais ; pouff relevé par un nœud en moire. — Col marin, bordé de deux petits biais. — Manche avec ornement assorti.

Costume de petit garçon de six à sept ans. — Veste en vigogne, bordée d'une double piqûre. — Jupe pareille avec large pli devant. — Pantalon court en drap pareil.

Toilette de baby. — Robe-blouse en toile du Mexique avec des pattes en velours entourées d'une guipure de Mirecourt ; devant, forme princesse ; dos avec petite basque, ornée de velours et guipure. — Chemisette en nansouk avec entre-deux brodés.

CINQUIÈME CAHIER

B. O. — Plumier en bois découpé. — Ornement pour jupon. — Garniture guipure Richelieu. — Toilette de

première communiant. — M. W. — F. P. enlacés. — Toilette de première communiant. — Dentelle en laine, crochet sur épingles. — Parure. — Coiffure. — Octavie. — Mouchoir. — Voile de fauteuil en toile écrue. — Garniture. — Angle frivolité et lacet anglais. — Panier à laines. — Tablier pour fillette. — Toilette pour dame de quarante à quarante-cinq ans. — Toilette de diner ou de soirée. — Entre-deux. — Germaine. — Irène, dentelle, crochet et serpentine. — Passementerie au crochet.

PLANCHE V

1^{er} CÔTÉ

N° 1, Paletot formant gilet, première toilette, gravure du 1^{er} mai.

N° 2, Mantille, deuxième toilette, même gravure.

N° 3, Paletot avec manche à sabots, troisième toilette, même gravure.

2^e CÔTÉ

N° 4, Mantille, quatrième toilette, même gravure.

N° 5, Tunique, cinquième toilette, même gravure.

ÉNIGME

J'ai trois formes : je suis certain religieux
Qui d'un culte erroné se pose en interprète ;
Sur le sol africain, français par la conquête,
Pour moi les naturels ont un respect pieux.
— Puis je deviens oiseau, d'un élégant plumage
Et la métamorphose est à mon avantage ;
— Ou je suis ustensile, et vaudrais bien un trésor.
N'est-ce pas là gagner au change plus encor ?

Ainsi qu'un blanc nuage, une vapeur légère,
Si j'orna quelquefois le front de la beauté,
La mode est variable et son règne éphémère ;
Du moins au coin du feu de l'humble ménagère
J'ai conservé mon rôle et mon utilité.
Avec la Cendrillon j'ai quelque ressemblance :
On me voit tour à tour à la cuisine, au bal...
On me cherche à grands frais dans l'Inde, au Sénégal,
Ou bien j'ai pour berceau quelque atelier de France.

MOSAÏQUE

Si ma fille avait manqué à sa femme de chambre & que ce ne fût pas un tort purement accidentel, je la préviendrais qu'à la première récidive, elle aurait à se servir elle-même, & je tiendrais parole. Croyez-vous que la contrainte & l'embarras qui en résulteraient ne seraient pas la meilleure de toutes les leçons, en donnant à l'épreuve le temps nécessaire?

M^{me} SWETCHINE.

Quand le peuple est roi, la populace est reine.

RIVAROL.

DIEU DANS LA NATURE.

La nature offre des rapports si ingénieux, des intentions si bienveillantes, des scènes muettes si expressives & si peu aperçues, que, qui pourrait en présenter un faible tableau à l'homme le plus inattentif, le ferait s'écrier : *Il y a quelqu'un ici!*

BERNARDIN DE SAINT-PIERRE.

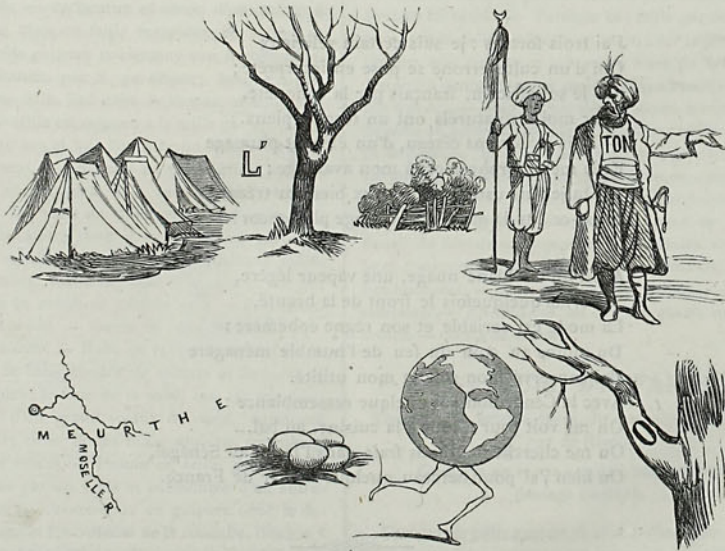
Les fautes ne se suivent pas seulement : elles s'engendrent.

M^{me} SWETCHINE.

Le mot de la Charade d'Avril est : CORNEMUSE.

EXPLICATION DU RÉBUS D'AVRIL : Soupçon est d'amitié poison.

RÉBUS





Paris. JOURNAL DES DEMOISELLES & PETIT COURRIER DES DAMES REUNIS. Boulevard des Italiens. 1.
Costumes des Magasins de Pygmalion. Rue de Rivoli. 102. Costumes de Petit Sargens de la Maison Lacroix. Potence Godard. 2 et 3.
Boutards de la Compagnie des Indes. Rue de Grenelle. 12. Coiffures de la maison Marchal. Rue du faubourg St. Honoré. 23.



G. Garnin

N° 3890.

Chaillet

LITH. DUPUY, 22, R. DES PETITS HOTELS.

Modes de Paris
Journal des Demoiselles
 ET PETIT COURRIER DES DAMES REUNIS

Paris. Boulevard des Italiens 1.

Confections des magasins de Pygmalion, Rue de Rivoli 102. — Tailleurs de la Compagnie des Indes, Rue de Grenelle St. Germain 42.
 Maison Morlet, spécialité de Costumes d'enfants, 2 et 3, Rte de Colbert. — Modes de Madame Herst, Rue Drouot, 8.
 Jupons et Corsets de M^{les} de Vertu S^{rs}, Rue de la Harpe 14. — Tailleurs de la Maison Guerlain, Rue de la Paix 15.





N° 3890 bis

A. LAURENCELLI

LES ARTS 22, P. 100, PARIS, 1890.

Paris. JOURNAL DES DEMOISELLES & PETIT COURRIER DES DAMES RÉUNIS. Boulevard des Italiens. 1.

Costumes des Magasins de Pygmalion, Rue de Buech, 102. Costumes de Petit Ligeon de la Maison Lacroix, Rotonde Collet 2 et 3.
 Habits de la Compagnie des Indes, Rue de Grenelle St Germain, 42. Couturière de la maison Marchal, Rue du faubourg St. Honoré, 23.

Ma



L
son
la je
acco
des
régn
trôn
A
été a
cien
rose
lier
char
de r
L
que
Vén
son
sang
TI
au s
nous
jes j